Libération

16 MARS 1988

CINEMA

RESISTANCE

AMOURATOVA

Depuis 1962, la cinéaste soviétique Kira Mouratova parle d'amour, sans concession, en sept films superbes. Après toutes les avanies possibles, on découvre enfin son œuvre. Sortie à Paris de « Longs Adieux », de « Brèves Rencontres » et rétrospective.

Pendant l'été 1987, les festivaliers de Pesaro et de Locarno découvrent, stupéfaits et émerveillés, « Brèves Rencontres » (1969) et « Longs Adieux » (1971). Tous deux sont réalisés par la même femme, Kira Mouratova. Personne (ou presque) ne la connaît ; sauf dans son propre pays, l'Union soviétique, où elle a tant dérangé les autorités politiques : on a coupé ses films, détruit même les négatifs... « Comme une chasse aux sorcières », résume-t-elle simplement. Car si Mouratova parle facilement de ses « ennuis », c'est que la réalité soviétique ne semble pas avoir d'emprise sur elle. Elle a fait ses films — en tout, il y en a sept, y compris ceux de fin d'études (son premier « Au bord du ravin abrupt » date de 1962, son dernier « Changement de destinée » de 1987) — sans comprendre pourquoi ils ont suscité de tels scandales et surtout sans jamais baisser les bras (1). On pourrait penser que cette force, cette résistance sont simplement admirables. Il est impossible d'en rester là : Kira Mouratova, cette Soviétique de cinquante-trois ans née en Roumanie, est d'abord une grande cinéaste. On peut voir enfin son travail.

Aujourd'hui sort à Paris « Longs Adieux », portrait d'une mère prête à tout pour garder son fils. La semaine prochaine, ce sera « Brèves Rencontres » : deux femmes, l'une paysanne, l'autre responsable du parti d'une grande ville, aiment le même homme (Vladimir Vissotsky, poète, acteur et bohème de légende). Le Festival international des films de Créteil (2) complète cette découverte en présentant — en plus des deux films cités —, « Au bord du ravin abrupt » (1961) et « Notre pain honnête » (1964), réalisés avec son mari d'alors, Sacha Mouratov, et « En découvrant le vaste monde » (1979), l'histoire d'une ouvrière piâtrière aimée par deux conducteurs de poids lourds.

A résumer ainsi les scénarios de Mouratova, il est dificile de comprendre pourquoi ils ont pu choquer. C'est que Mouratova ne montre pas seulement l'amour soviétique dans tous ses états. Derrière ces visages d'hommes et de femmes, il y a aussi un décor : logements exigus, problèmes d'approvisionnement..., une vision sociale aiguë qui ne fait aucune concession à la réalité communiste.

Les temps ont changé. Aujourd'hui, les films de Mouratova (l'avant-dernier, « Parmi les pierres grises », mutilé par les studios d'Odessa, sera présenté à Cannes) sont visibles par le grand public, d'Est en Ouest.

Rencontrer Kira Mouratova — elle est à Paris —, c'est d'abord l'écouter. Elle parle en français (en russe quand elle commence « à se fatiguer ») et on a l'impression que toutes ses histoires pourraient commencer par « Il était une fois... »

LIBERATION. — En 1979, huit ans après « Longs Adieux », vous tournez « En découvrant le vaste monde ». Pourquoi à Léningrad ?

KIRA MOURATOVA. — C'était après une longue période pendant laquelle on ne me confiait plus de films. Une rédactrice (responsable des studios) « progressiste » m'a invitée à Léningrad, ce qui lui a valu plus tard quelques ennuis. Tout a bien commencé : l'atmosphère des studios de Léningrad est plus intellectuelle qu'à Odessa, ce qui crée une certaine illusion. Mais dès qu'il faut montrer des extraits du film au Goskino de Moscou, l'ambiance change. A Leningrad, on est plus respectueux, mais le résultat est identique, ça prend seulement plus de temps. Le film a été coupé — moins gravement que « Parmi les pierres grises ». Il a été uniquement diffusé à Léningrad. Seulement six copies en ont été tirées, ce qui est quasiment nul pour l'Union soviétique. Mais il est passé dans des ciné-clubs !

LIBERATION. — C'est le sujet qui, selon vous, a gêné les autorités ?

K.M. — C'est un film optimiste, romantique, très sentimental, un peu comme un conte. Sur un chantier, des chauffeurs, des femmes, des plâtriers, des plâtrières, des gens simples... nouent des relations complexes. Mais eux, ils ont trouvé tous ces gens et tous ces lieux très laids. Moi je les trouvais beaux, alors comment discuter ? C'est peut-être une affaire de goût (Rires). Ils disaient : « Pourquoi ces gens crient-ils quand il faut parler doucement ? Pour-

●●●



Kira Mouratova. Ils disaient : « Pourquoi cette actrice est-elle si vulgaire, maquillée ? C'est ça votre idéal ? »

Steiberger/Enguerand

5F • MARDI 9 FEVRIER 1988

Libération

FESTIVAL

UN CINEMA PEUT EN CACHER UN AUTRE

La semaine dernière, Rotterdam était la capitale des cinéastes qui ne renoncent pas. Pas de révélations sur les écrans mais des rencontres avec les cinéastes qui n'y croient (presque) plus et ceux qui (à l'Est) y croient plus que jamais.

Rotterdam, envoyé spécial.

Hollywood est mort il y a plusieurs décennies, le cinéma d'Italie et l'Allemagne plus récemment. La France est en train de mourir et la Grande-Bretagne ne va pas tarder à subir le même sort. » Après cette introduction d'Hubert Bals, directeur du Festival de Rotterdam, impossible d'attendre un miracle; la plus passionante rencontre cinématographique du moment, orientée vers l'innovation, ne croulera pas sous les films tonitruants. Et pourtant Rotterdam 17e édition, tient bien son rang : les rencontres avec quelques cinéastes remarquables compensent le déficit de plaisir éprouvé dans les salles obscures.

Les bons films sélectionnés ont souvent été présentés ailleurs. Ainsi le public nombreux, fait son miel de *Barfly* de Barbet Schroeder (qui représentait les USA à Cannes); il acueille très favorablement *Yeelen* de Souleymane Cissé (prix du jury à Cannes), *Un Ragazzo de Calabria* (Festival de Venise) qui, malgré des longueurs, est sans doute le meilleur film de Comencini depuis *l'Argent de la vieille*. Il apprécie *Gens de Dublin* (*The Dead*) le dernier Huston, *Fat City* et *Beat the Devil*, ses films déjà anciens, *Tampopo*, de Juzo Itami et *Candy Mountain* de Robert Frank et Rudy Wurlitzer (deux films sortis en France). Il découvre le curriculum de Robert Frank dans *Fire in the East*, un portrait qui a les travers d'une introduction didactique et le charme d'un album de famille (on y retrouve Emile de Antonio, Allen Ginsberg, les photos de Frank, des extraits de *Pull My Daisy*, de *Me and My Brother*, des portraits de Jack Kérouac et Robert Frank lui-même). Mais les festivaliers passent complètement à côté de *Broken Noses*, le très beau film de Bruce Weber sur des boxeurs (déjà montré à Cannes).

Parmi les rares films nouveaux, une petite perle : *la Chouette aveugle* réalisé par Raoul Ruiz d'après un roman de Sadegh Hedayat. Cette superbe divagation sur le cinéma, récit à tiroirs en forme de mystère (produit en France) est pourtant boudée par le public batave. Il y a pourtant un plaisir inédit à prendre avec ce film baigné d'une ambiance de folie bleutée. Belleville y ressemble au Caire, ses personnages pourraient sortir d'un film de Chahine (période *Gare centrale*), on y vibre aux aventures confinées d'un projectionniste fasciné par les films arabes et on partage les amours de deux frères jumeaux, sosies de Farid el Atrache, pour une danseuse juive avant de conclure avec le projectionniste reclus : « *Désormais je n'avais plus besoin de voir le film, il faisait partie de moi comme l'histoire de ma vie.* »



Freek van Arkel

Serguei Paradjanov *dans les bras de Hubert Bals*

Staline loves ski

A quelques exceptions près (Ruiz justement qui s'entête à rêver de cinéma), les réflexions des cinéastes européens et américains s'orientent plutôt vers la télévision. Un personnage de *Un Ragazzo di Calabria* de Comencini (dont l'action se déroule en 1960) accueille d'un « *bof!* » l'enthousiasme d'un de ses camarades devant le petit écran nouveau. Le film de l'ancien critique espagnol Felipe Vega, *Mientras haya luz* est construit sur un refus de la fiction télévisée. Jean-Luc Godard, avec son *Meeting W.A.*, une interview drolatique de Woody Allen en forme de dialogue de lunettes, porte son estocade aux étranges lucarnes. J-L.G est donc parti à New York « *voir ce que devenait ce merle, comment il continuait à chanter, quelle était sa chanson maintenant* ». Sourire sadique du Suisse qui tire sur son cigare, regards terrorisés de Woody Allen, décontenancé par les facéties de son interlocuteur et quelques intertitres follingues (*Staline loves Ski, Nobody, Ever the rain has such little hands*) entre lesquels Woody se raconte. « *Je détestais l'été et le soleil et j'en profitais pour aller me trouver une place bien sombre au cinéma. C'était le seul endroit où je pouvais éviter l'épouvantable réalité. La télévision, c'est sans doute aussi une fuite mais bien plus mesquine.* » Réponse de J-LG : « *Tout cela a rapport avec les familles. Ce qui me fait plaisir quand je vais au cinéma c'est de ne pas tenir compte de l'avis de papa et de maman : liberté d'entrer dans une salle de cinéma sans la permission des parents. Devant le poste, les parents sont encore là.* » Transi d'angoisse, Woody écoute son interviewer critiquer d'une voix traînante une scène d'*Hannah et ses soeurs* (celle où il passe en revue les maisons new-yorkaises qui lui plaisent). Selon J-L.G, cette scène trop rapide pue la télévision. W.A. ne pensait pas s'attirer un reproche aussi vif quand il lâchait avec une volonté très consensuelle que la télévision faisait du mal au cinéma surtout en Amérique.

Rencontre au zoo

L'ambiance de Rotterdam 17 est donc à l'enterrement du septième art quand Hubert Bals convoque le premier *Parlement du cinéma* au jardin zoologique de Rotterdam. Il y a du beau monde au jungle bar ce jeudi matin : des directeurs de festivals (Montréal, Amiens, Rimini, Pesaro...), des distributeurs, des producteurs, des journalistes, des cinéastes (et pas des moindres ; Manoel de Oliveira, Nelson Pereira dos Santos, Stephen Dwoskin, Paul Leduc...), quelques kangourous arboricoles de Nouvelle-Guinée et surtout des nuées de perroquets. Au milieu des exclamations des volatiles, Hubert Bals commence par brosser un tableau sombre mais réaliste du cinéma aujourd'hui. En gros, il ne nourrit plus d'espoir pour le cinéma d'Europe occidentale, où l'on produit 700 films presque tous mauvais. Il se demande pourquoi les gouvernements continuent d'assister leur production nationale pendant que des réalisateurs comme Dwoskin, Leduc, Sarmiento, Iosseliani ou Cissé, capables de réaliser des films universels, ont du mal à trouver les moyens nécessaires. « *Même si le public de ces auteurs est mince, ce sont de leurs films dont nous avons besoin pour revitaliser notre cinéma* ».

Intervenant plus tard, Manoel de Oliveira explique qu'il fait des films sans penser au public car celui-ci aime les films pornos, sexy et violents. Stephen Dwoskin, venu à Rotterdam avec trois projets pas encore financés, rappelle qu'il n'y a pas de bons films sans un minimum d'argent. Antonin Liehm, directeur de la *Lettre internationale*, intellectuel tchèque exilé après le *printemps de Prague*, note, amusé, qu'il est normal qu'une réunion telle que celle-ci se passe dans un zoo, avant de reprendre, toujours narquois, la liste des *réalisateurs de l'avenir* commandée par le Festival de Rotterdam à une brochette de « spécialistes » internationaux (voir ci-contre) : « *Intéressante cette liste. Parmi les vingt premiers on y retrouve Eric Rohmer (67 ans), Paradjanov (63 ans), D'autres comme Iosseliani, Godard, ont dépassé la cinquantaine depuis longtemps. Faut-il croire que les gens qui ont répondu à ce questionnaire et qui sont tous des spécialistes sont tellement pessimistes qu'ils ne croient pas à l'avenir des jeunes cinéastes? Je suis quand même surpris de ne voir dans cette liste ni cinéaste yougoslave, même pas Kusturica* (le réalisateur de *Papa est en voyage d'affaires*), *ni Hongrois, ni Bulgare, de m'apercevoir qu'Agnieska Holland* (cinéaste polonaise) *n'est citée qu'en quarantième position. Vous vous plaignez beaucoup*, ajoute t'il, *mais, depuis quelque années, le cinéma anglais est devenu très intéressant sans que n'existe pratiquement plus une industrie anglaise du cinéma. Les cinéastes brittaniques vivent grâce à la pub ou à la télévision et ils peuvent ainsi faire les films qu'ils aiment. Je suis aussi frappé par l'absence de la comédie dans les festivals et dans votre liste.. A une exception, celle d'un cinéaste personnel, intelligent, jeune et capable d'attirer le public, Nanni Moretti...* » Un rayon d'optimisme perce enfin les lourds nuages du désespoir ambiant.

Paradjanov et Pelechian, le retour des Arméniens

Cet optimisme est renforcé par la présence à Rotterdam de quelques cinéastes soviétiques et chinois, parmi les plus passionnants, ceux qui se sont frottés à la coercition bureaucratique et que la mort annoncée du cinéma n'a pas encore désespéré. Dans une rencontre avec le public, Chen Kaige, le jeune réalisateur chinois de *Terre Jaune* raconte ses démêlés avec l'armée après le tournage de *la Grande parade*. Il vient de réaliser avec *le Roi des Enfants* (qu'il espère présenter à Cannes en mai prochain) le premier film dont il est pleinement fier. Le géorgien Rezo Esadze avertit le public avant la projection de *l'Amour au premier coup d'œil*. Cette comédie (très réussie) sur la passion qu'éprouve un jeune homme pour une fille de meilleure origine sociale a été bloquée 17 ans par la censure. Esadze n'a retrouvé son œuvre que l'an dernier et il y a ajouté quelques scènes.

Mais l'émotion maxima est atteinte avec l'apparition de Paradjanov, débarqué à Rotterdam quelques jours après avoir fini le tournage de *Achik Kerib* (d'après *le Démon* de Lermontov). A l'aéroport, l'ancien proscrit tombe en larmes dans les bras de son ami, le documentariste arménien Arthur Pelechian. Evénement formidable que l'auteur des *Chevaux de feu* ne cherche pas à minimiser quand, le lendemain, il répond aux journalistes : « *J'ai des difficultés à vous dire ce que je ressens. Ce matin, je suis allé admirer les statues de Zadkine et vos églises. Il y a peu de temps encore j'étais considéré comme un criminel, maintenu dans un isolement strict et maintenant me voilà. C'est une véritable aventure mystique. J'ai passé 63 ans en exil et aujourd'hui je suis le signe de ce que peut faire la* Perestroïka. *Je crois que mon cycle s'est inversé. C'est comme une*

●●●

SCARABEES

Egyptienne Queeny

Le week-end dernier, à l'Institut du monde arabe et au 10e Festival de films de femmes de Créteil, hommage à Mary Queeny, star et productrice égyptienne des années 40. La vieille dame du Caire y était invitée d'honneur.

Deux bons *djinns* se sont penchés sur le berceau de la jeune Marry, maronite d'origine libanaise, née en 1919. Sa tante Assia Dagher, qui, dès 1928, la fait figurer enfant à ses côtés dans *la Belle du désert* de Wedad Orfi. Et Ahmed Galal (écrivain, scénariste, acteur, réalisateur, journaliste, plus tard producteur), qui lui offrira des seconds rôles à partir de 1932. Il l'épouse en 1940 et en fait la tête d'affiche d'*Une fille rebelle*. Elle devient ainsi la star de plus d'une vingtaine de films.

La mort de son mari, en 1947, lui laisse en charge leur maison de production créée en 1944. Elle rejoignit ainsi le lot des quelques actrices égyptiennes – encore plus rares actuellement – qui, dès la fin des années 20, produisaient et réalisaient leurs films.

Mary Queeny s'attachait à toutes les étapes d'un film, jusque dans les moindres détails. D'ailleurs, certains de ses rôles dévoilent ce caractère de passion raisonnée. Dans les quelques joyaux présentés ce week-end, on a pu constater que, dans un même film, elle pouvait jouer la prude effacée et se transformer en femme « libérée ». Un cinéma où la recherche d'« occidentalisation » était à l'honneur. La belle époque pour Queeny, 69 ans aujourd'hui, de passage à Paris.

LIBERATION. – Etes-vous la plus importante productrice égyptienne ?

MARY QUEENY. – Avant moi, il y avait Aziza Amir et ma tante Assia Dagher, qui est morte en 1986 à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Elle était analphabète. Au début, ma famille ne connaissait rien au cinéma. Mais nos films se faisaient entre famille et amis, dans un climat d'affection. A la mort de mon mari, j'étais très faible, encore jeune. Je n'avais pas assez de courage pour prendre sa suite. Après, je me suis forcée de produire jusqu'au bout. Je suis devenue un homme. Il existait beaucoup de studios comme le nôtre, ou Nassibian, Nahas, Ahram, Misr, etc. La plupart appartenaient à des Libanais et à des Palestiniens. Les tournages ne coûtaient pas cher, j'ai produit plus de cinquante films. Aujourd'hui, le cinéma égyptien revient trop cher, comme partout. Ma maison de production fut nationalisée en 1963 et resta fermée jusqu'en 1970. C'était choquant.

LIBERATION. – Avez-vous gardé tous vos films ?

M.Q. – En 1956, il y avait une petite



DR

guerre à propos du canal de Suez. J'ai eu peur pour mes films, je les ai entreposés dans la cave. Plus tard, en ouvrant la porte, j'ai vu de l'eau partout : le Nil avait débordé et emporté beaucoup de négatifs.

LIBERATION. – Quel était le genre de film que vous préfériez jouer ou produire ?

M.Q. – Presque tous mes films sont des drames et des comédies sociales. Ils racontent une vraie histoire, pas comme la plupart du cinéma égyptien actuel, où il ne s'agit que d'aventure et de violence gratuites. Tout le monde dit que les anciens films sont mieux que ceux de maintenant.

LIBERATION. – Qu'est-ce qui a changé ?

M.Q. – Depuis les frères américains... non, anglais... euh... la troupe anglaise *(elle cherche le nom)*... ils chantaient... j'ai vu un de leurs films... Les Beatles ! Voilà ! Tout le monde les a aimés en Egypte. Ils ont bouleversé les mentalités, les sentiments, les comédies musicales...

LIBERATION. – Ils ont changé le monde en mal ?

M.Q. – Oui. Mais moi, je n'ai pas changé.

Propos recueillis par Bouziane DAOUDI et Nidam ABDI

Libération

23 MARS 1988

EDITION PARISIENNE
CPPAP N° 59.386

Télérama



26 MARS AU 1er AVRIL

SORTIES

BREVES RENCONTRES

(Korotkie Vstretchi) 1967. Soviétique (1 h 35). Réal. : Kira Muratova ; avec Kira Muratova, Vladimir Vissotsky, Nina Rouslanova.

LONGS ADIEUX

(Dolgie Provodi) 1971. Soviétique (1 h 35). Réal. : Kira Muratova ; avec Zinaïda Charko, Oleg Vladimirski.

DÉLIT DE FUITE

Pour avoir mis en scène des personnages maladivement arrimés aux convenances ou ne trouvant de salut que dans la fuite, le cinéma de Kira Muratova est resté vingt ans au placard. Pour crime de lèse-société soviétique. Mais aujourd'hui, les portes s'ouvrent...



C'est un bien curieux pays que l'Union Soviétique. Grand. Patient. Et muet. Un cinéaste peut parfaitement y tourner des films, durant vingt ans, sans que nul, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des frontières, n'en sache jamais rien. Difficile à croire ? C'est pourtant ce qui est arrivé à Kira Muratova. *« Mon cas, vous savez, n'est pas unique »*, dit-elle (1). De 1967 à 1983, Muratova tourne donc quatre films qui restent, les uns après les autres, « sur les étagères », comme on dit là-bas.

« Revenir des étagères » pour une bobine de film, c'est un peu comme rentrer du goulag pour un dissident. Si ce n'est que l'art est moins fragile que l'homme : la poussière tue moins que la torture.

Donc, en pleine « perestroïka » de Gorbatchev, tandis que l'Union des cinéastes s'affairait pour libérer des films célèbres — *Le Thème*, de Gleb Panfilov, la trilogie d'Alexeï Guerman, *Le Bonheur d'Assia*, de Kontchalovski (que l'on verra bientôt) — on a vu soudain, du néant où on l'avait plongée, surgir Muratova toute bardée de ses films fantômes. Ceux-là mêmes qui, après leur présentation triomphale à Locarno, Moscou, puis au Festival des films de femmes à Créteil, sortent actuellement à Paris.

Pourquoi ces interdictions successives ? Un esprit peu familier des méandres de la censure soviétique pourrait se perdre en conjectures, tant *Brèves rencontres* (1967) et *Longs adieux* (1971) ressemblent peu à des brûlots.

Mais il y a, dans *Longs adieux*, ce personnage inouï de mère abusive, qui nous met la puce à l'oreille. Pour tout Russe qui se respecte, la mère est liée à la terre, donc à la patrie. « Matj Roussj » (Maman Russie) a-t-on d'ailleurs coutume de dire. Que cette « mère » soit ici représentée sous les traits d'une femme hystérique, confinant son fils, sans même le vouloir, dans un infantilisme prolongé, est une idée suffisamment scandaleuse pour expliquer les oubliettes.

Ce n'est pas qu'Evguenia Vassilievna, l'héroïne du film, soit un monstre. Au contraire, c'est une méritante qui a élevé seule (les hommes ne sont qu'absence dans l'univers de Muratova) son fils. Mais voilà que « son » Sacha se rebelle soudain contre l'autorité tendre qu'elle a toujours manifestée. Voilà qu'il songe même à la quitter pour retrouver ce père lointain qu'il pare de toutes les séductions.

Evguenia Vassilievna, « maman russe », s'affole. Elle n'est plus qu'une boussole déréglée dans un univers dément. Et c'est son soliloque que traque la caméra de Muratova. Les plans courts, répétitifs, collent aux balbutiements du personnage, à



***Kira Muratova et Vladimir Vissotsky dans* Brèves rencontres.**



Longs adieux entre Oleg Vladimirski et sa mère, Zinaïda Charko.

ses plaintes répétées, à ses jérémiades (*« Tu étais si gentil quand tu étais petit ! »*). Hélas tout lien semble rompu entre « maman » et cette nouvelle génération qui se perd entre la lassitude et le cynisme.

Ce que *Longs adieux* révèle, c'est donc une société à bout, au bord de la crise nerveuse, accrochée à ses conventions comme à des bouées percées. Lors d'une sinistre fête d'entreprise, où se déroule un spectacle minable, Evguenia Vassilievna s'obstine à récupérer des places qu'ont occupées, durant l'entracte, des resquilleurs outrecuidants. Son fils l'entraîne, mais elle revient à la charge plusieurs fois, sûre de son bon droit. Toute la scène d'un réalisme décalé évoque irrésistiblement le cinéma de John Cassavetes.

La Valentina Ivanovna de *Brèves rencontres* (interprétée par Kira Muratova elle-même) est une sœur lointaine de la triste Evguenia. Une sœur (encore) saine.

Valentina mène une vie de fonctionnaire modèle. Pour raviver l'enthousiasme défaillant des travailleurs, ses supérieurs lui demandent-ils un discours sur l'agriculture dont elle ignore tout ? Valentina râle mais s'exécute. Mais sa seule obsession reste l'eau. Cette eau que des entrepreneurs inconscients « oublient » d'installer dans des immeubles prétendument neufs que des familles entières attendent depuis des années.

Pour l'aider dans ses tâches ménagères, Valentina accueille Nadia, une jeune paysanne déboussolée par la vie urbaine. Un hasard romanesque — que la réalisatrice ne tente même pas de justifier — fait que les deux femmes sont amoureuses du même homme : un bohème, un géologue que le moindre joug ennuie, que le moindre lien effraie. Comme le père de *Longs adieux*, Maxime est l'éternel absent, celui qui refuse toutes les règles.

Le hasard, qui fait souvent bien les choses (2), a permis à Kira Muratova d'engager pour ce rôle Vladimir Vissotsky, alors au début de sa fulgurante carrière. Il n'y fait presque rien mais réussit tout, impérial et impérieux, jouant de sa voix, de sa guitare et de ses chansons qui résonnent comme un appel pour cette liberté qu'il aura revendiquée tout au long de sa courte vie.

Brèves rencontres est un film plus classique que *Longs adieux*. Mais la critique sociale y est plus incisive. Le cinéma de Kira Muratova est donc implacable, un brin misogyne mais lucide. L'Urss qu'elle nous montre est terne, névrosée pas « mikhalkovienne » pour trois sous. Jeunes et adultes y ploient, non sous le poids du fatalisme slave, mais sous la grisaille du quotidien.

Heureusement, il y a Vissotsky et sa guitare. Son personnage de géologue vagabond est le porte-parole de Muratova. Il nous révèle la morale de ses films : le salut est dans la fuite ● **PIERRE MURAT**

(1) *Positif* N° 324, février 1988.
(2) La réalisatrice avait d'abord songé à engager Stanislas Lioubchine, le futur héros de *Cinq soirées*, de Nikita Mikhalkov.

Révolution
« Nous vivons le temps des révolutions. »

25 MARS 88

Kira Muratova autoportrait

Rencontre avec Muratova, cinéaste « culte » qui dit ne pas aimer la politique. Dommage en ces temps de perestroïka...

C'est au mois d'octobre 87 que l'on a pu voir pour la première fois en France, dans la petite salle de la Lucarne à Créteil, *Brèves Rencontres* et *les Longs Adieux*, films de Kira Muratova, cinéaste soviétique de cinquante-quatre ans, propulsée soudain sur le devant de la scène cinématographique. « Je suis, disait-elle lors d'une conférence de presse du Festival international de femmes de Créteil, devenue une femme à la mode. » Et elle riait, ajoutant : « Je n'ai jamais compris pourquoi mes films n'étaient pas aimés des chefs. Mes films, peu nombreux, cinq en tout [aujourd'hui six] correspondent toujours à quelque chose que j'ai voulu faire ou dire. J'ai plus le goût de refléter que de critiquer... »

« Car, dit-elle aussi, je n'aime pas le collectivisme, je n'aime pas la politique. Mes parents, ni personne de ma famille ne s'occupaient d'art sous quelque forme que ce soit. Ma mère était médecin et roumaine, mon père ingénieur et russe. Tous deux membres du Parti communiste roumain alors interdit, ils menaient des activités politiques illégales jusqu'au jour où la Roumanie est devenue socialiste. J'ai passé toute la guerre en Union soviétique avec mes parents. Mon père est mort et je suis revenue en Roumanie avec ma mère. Objectivement, mon éducation m'a influencée ; je me suis formée dans cette famille engagée politiquement, mais je n'aime pas ce qu'aime ma mère. Très jeune, j'ai pu voir beaucoup de films et j'ai attendu qu'existe un Institut de Cinéma à Moscou pour repartir en Union soviétique ; j'ai eu Guerassimov comme maître. Il a réveillé en moi beaucoup de choses qui, sans lui, dormiraient encore... C'était un pédagogue sentimental, il aimait ses élèves comme s'ils étaient ses enfants. Quand il quittait l'Institut, il devenait un autre, un homme politique. Je n'aimais pas ce côté-là de sa personnalité. »



D.R. Steinberger/Enguerand

Kira Muratova

Vous dites que vous n'aimez pas la politique mais n'est-ce pas ce que l'on a reproché à vos films, d'être en quelque sorte politiques ?

Kira Muratova : Je ne comprends pas ce que je peux faire en politique et ça ne m'intéresse pas. Je suis très égoïste, je ne peux pas faire des choses si je n'en ressens pas le plaisir.

Le cinéma que vous avez choisi de faire, ce que l'on ressent, c'est un fort amour pour les personnages... ?

Kira Muratova : Peut-être que c'est de l'amour, pourtant je ne peux pas dire que j'aime les personnages, *ils m'intéressent.* Je n'aime pas l'art qui est basé sur l'attendrissement. On m'a souvent dit : il faut que le spectateur aime le personnage principal, mais moi, ce que je demande au spectateur c'est de s'intéresser au « héros » à l'héroïne. C'est vrai que nous avons en nous des réflexes surprenants. Il m'est arrivé de voir un film à l'eau de rose, de m'ennuyer, de vouloir sortir, de me dire non, il y a trop d'ombre, donc je reste, je regarde un peu, je pense que je vais partir et puis quelqu'un crie « Maman » ou pleure, et je sens que j'ai des larmes sur mon visage. Je n'aime pas cette émotion qui existe en moi, mais qui ne m'intéresse pas du tout, qui n'est pas propre à moi. Je crois que j'aime faire un cinéma qui ne soit pas touchant.

Kira Muratova dit à un moment : « Vous savez, je suis très passive dans l'interview, quand je réponds à une question je peux dévier, ou quand je commence à parler, j'oublie déjà que je n'aime pas parler comme ça. Peut-être que je parle trop dans mon métier, c'est la profession qui veut ça, ma méthode aussi. Je vois beaucoup d'acteurs, je rencontre beaucoup de gens et même quand je suis sûre de ce que je vais filmer, si on me propose de voir encore quelqu'un, d'aller quelque part, je le fais toujours parce que j'aime les hasards. Je ne dis jamais non à tout ce que la vie me propose, je lis toujours tous les scénari qu'on me donne à lire, c'est la forme active de mon existence. Mais quand je ne travaille pas, ce que je veux, c'est me taire, ne voir personne, ne pas rire, ne pas parler. Peut-être que je suis comme ça depuis ma naissance... » ■

Propos recueillis par Luce Vigo

ACTUALITES

22 Juin. 1988

Soviet Film
la revue professionnelle du cinéma

FILMS DE FEMMES : DIXIEME ANNIVERSAIRE DU FESTIVAL DE CRETEIL

C'était, cette année, le dixième anniversaire du Festival International de Films de Femmes, qui s'est déroulé du 12 au 20 mars à Créteil (Val-de-Marne). Un anniversaire qui a réuni quelque 30 000 spectatrices, soixante réalisatrices, des journalistes et des professionnels par centaines, autour de 115 films projetés et reprojetés pendant une semaine, à la Maison des Arts et dans plusieurs salles de Créteil.

Un anniversaire célébré « entre soi », également, puisque, cette année encore, l'élément masculin était — comme sur l'affiche — très en retrait. On ne s'est donc pas étonné de ne rencontrer, autour de la « piscine aux débats » de la Maison des Arts, que des réalisatrices : le festival a été créé pour réparer « l'injustice » dont pâtit encore et toujours la création cinématographique féminine.

Même si, comme le soulignait Jackie Buet, coorganisatrice de la manifestation avec Elisabeth Tréhard, les choses ont, heureusement, bougé depuis les années 1970 : « Les femmes elles-mêmes se sont débloquées. Elles osent maintenant aborder la profession. Il y en a beaucoup à la FEMIS (Fondation Européenne pour les Métiers de l'Image et du Son), elles accèdent mieux aux mécanismes de soutien tels que l'avance sur recettes, puisqu'elles comptent, chaque année, une dizaine de scénarios sur les 200 bénéficiaires de l'avance. »

Mais, parmi ces élues mêmes, beaucoup échouent, en fin de compte, faute d'avoir pu réunir les financements nécessaires. Petits budgets, circuits de distribution parallèles — au mieux, d'art et d'essai —, la production féminine ne se reconnaît que fort peu dans la destinée de « Trois hommes et un couffin »...

Il n'en reste pas moins que, même si les organisatrices se défendent d'avoir jamais eu des visées militantes, et mettent à l'origine du festival leur volonté de promouvoir des œuvres de qualité, dans un cadre professionnel, le « féminin » est encore souvent compris comme « féministe », déclenchant le vieux réflexe de méfiance et d'autoexclusion. Ce qui doit partiellement expliquer la maigreur de l'assistance masculine.

Ce phénomène est peut-être dû, aussi, à la nature des films présentés, et au fait que les hommes, êtres de fiction, ne trouvent pas leur compte (leur conte ?) dans ce cinéma qui garde obstinément les pieds dans le réel. Même les œuvres classées « fiction » n'utilisent, en général, les éléments romanesques que pour habiller la mise en évidence ou la dénonciation d'une réalité inacceptable : la prison, comme dans « Complicité », de la cinéaste ouest-allemande Margit Szenki, l'agression sexuelle dans l'efficace « Business As Usual », de la Britannique Lezli-An Barett, qui a remporté, cette année, le Prix du Jury, l'apartheid, qui constitue la trame de « Quest For Love », de Helena Nogueira, ou la déchéance aseptisée qui est



« Brèves rencontres » de Kira Mouratova.

la condition faite, ici et maintenant, aux vieillards, et dont la Hollandaise Ine Schenkkan retrace les étapes dans un beau film douloureux, qui mériterait, tout spécialement, une plus large diffusion.

Cette volonté de témoigner trouve bien sûr plus particulièrement son expression dans le documentaire, un genre très richement représenté à Créteil. Ce n'est d'ailleurs pas le moindre intérêt de ce festival, au moment où les lucarnes offertes au « cinéma du réel » se font de plus en plus rares...

A juste titre doublement primé (Prix du Public dans la catégorie « Long métrage documentaire », et Mention de l'Association des Femmes Journalistes), le très beau « Talking To The Enemy, Voices Of Sorrow And Rage », de la Britannique Mira Hamermesh, met en scène, à travers la rencontre d'une Palestinienne et d'un Israélien « de bonne volonté », le déchirement des deux communautés, leur incapacité à se rejoindre, et à reconnaître la légitimité de la revendication de l'autre sur « leur » territoire, dont ils sacralisent pareillement les contours... Le regard à la fois subjectif et impartial de la réalisatrice révèle la complexité du drame qui se joue là-bas, bien mieux que ne pourraient le faire des années d'images chocs assénées par les journaux télévisés.

Enfin, le Prix de l'Association des Femmes Journalistes a été décerné à « Classified People », de la Française Yolande Zauberman, qui montre de façon plus convenue les aberrations quasi surréalistes de la classification raciale établie par l'apartheid.

C'est probablement parce que le film de genre et, a fortiori, l'épopée à grand spectacle sont, à Créteil, une denrée très rare, que le jury a accordé son Prix Spécial à « La Légende du Livre et de l'Epée », réalisé à Hong-Kong par Ann Hui. Ce film donne à voir, pendant pas moins de trois heures, de belles images d'une facture très professionnelle, mais qui, tout en la suscitant, ne supportent guère la comparaison avec cette autre épopée qu'est « Ran », d'Akira Kurosawa.

Quant au Prix d'Interprétation Féminine, décerné à la scénariste et actrice canadienne Jackie Burroughs, pour sa composition dans le long métrage « A Winter Tan », on peut le considérer comme un coup de chapeau à l'audace provocatrice du sujet et de son traitement : le portrait cru et cruel d'une quinquagénaire venue se livrer, sous le soleil mexicain, au dérèglement de tous les sens.

Le festival a également permis, cette année, de découvrir des réalisatrices soviétiques, venues, avec leurs films, de ce côté-ci du rideau de fer à la faveur de la « perestroïka » : entre autres, Kira Mouratova, dont l'œuvre, jusqu'à présent inconnue en France (ainsi, d'ailleurs, qu'en URSS, où la censure l'avait pratiquement étouffée), a fait l'objet d'une rétrospective au cinéma « jumelé » La Lucarne, puis d'une diffusion dans les salles du circuit Cosmos. Autre découverte : la cinéaste géorgienne Lana Gogoberidze, dont le long métrage « Le tourbillon » était en compétition, et qui est l'une des instigatrices du KIWI (cf. infra).

Précisons, pour finir, que le Festival International de Films de Femmes est organisé en collaboration avec la Maison des Arts de Créteil, avec le soutien du Département du Val-de-Marne, de la Ville de Créteil, du CNC (Centre National de la Cinématographie), de la Délégation à la Condition Féminine, du ministère des Affaires étrangères et de la DRAC (Direction Régionale des Affaires Culturelles) d'Ile-de-France. Disposant, cette année, d'un budget de deux millions de francs, et de l'appui d'un certain nombre de sponsors (dont le magazine « Marie-Claire »), le festival est, plus que jamais, à la recherche de parrainages. Avis aux entreprises cinéphiles !

☐ **Marie-Pascale CHATRAS**

KIRA MOURATOVA



LE TEMPS D'UNE RENCONTRE

Inconnue il y a quelques mois, Kira Mouratova, cinéaste soviétique, a été la révélation du Festival de Films de Femmes de Créteil. Cette petite personne non conforme qui fait des films non conformistes est l'auteur d'une œuvre courte mais immense. Mais ne nous voilons pas la face : qui, en France, pourra la découvrir ?

Le cinéma soviétique a probablement été un des premiers bénéficiaires du bouleversement des idées que connaît l'URSS actuellement. Pas étonnant : quantité de films porteurs d'un renouveau étaient bloqués à la diffusion, stockés. Mais ils existaient. Chaque saison nous amène une vague nouvelle d'œuvres personnelles dont la beauté et l'intérêt frappent tous ceux qui les voient. Celle de Kira Mouratova appartient à ce courant qui s'inscrit en faux contre la généralité de l'exemple, les personnages typiques, les modèles de sentiments, les héros positifs qu'affectionnaient les instances officielles et qui sont aujourd'hui fortement rejetés par toute une partie de l'opinion. Ce qui donne lieu à des débats « saignants » dans la presse nationale. De par leur structure intérieure n'hésite pas à écrire un critique « ses œuvres sont tout le contraire de l'apparat, de l'artifice qui se sont enracinés dans notre cinéma ».

Son premier film *Au bord du ravin abrupt*, diplôme de sortie de l'école de cinéma, tourné en 1981, et le suivant *Notre pain honnête*, (1964), sont d'une beauté et d'une sensibilité à couper le souffle. Pas loin du lyrisme d'un Eisenstein *(Potemkine)* et du néo-réalisme italien, d'un Vittorio de Sica. Ce dernier film montre dans un kholkoze un vieil homme, un de ces héros ordinaires que l'histoire ne retient pas, luttant contre les compromissions, les tricheries du rendement et les courses aux médailles. Kira, avec son goût de l'observation, son regard hypersensible aux réalités singulières, sa capacité à saisir les relations uniques entre deux êtres, leurs conflits intérieurs, a fait un film qui rejoint d'emblée les préoccupations que connaît son pays aujourd'hui. Dans *Brèves rencontres*, tourné en 1967 et où elle donna au grand comédien Vladimir Vissotsky (Mr. Marina Vlady) son premier rôle au cinéma, elle raconte les relations d'un fonctionnaire municipal qui se bat contre le manque d'eau dans les cités et d'un géologue poète et hostile aux petits chefs. Ce film tourné « en réaction contre le cinéma de salon » connut une diffusion très limitée.

Quatre ans plus tard, *Longs adieux* met en scène les relations entre une mère possessive et son fils. Elle y montre tout ce qu'elle aime « les sentiments forts, maximalistes, les caractères, la capacité à briser les coquilles, l'intolérance de jeunes gens à l'égard des adultes aux comportements petit bourgeois, révélateurs de leur conservatisme.

En découvrant le monde, tourné en 1974, est son film préféré. Elle l'a tourné sur un chantier « il y avait une esthétique à inventer : ces lieux-là sont d'ordinaire considérés comme laids. J'ai voulu moi, montrer en quoi c'est beau ».

Le suivant *Parmi les pierres grises* tournée en 1983 a été tellement coupé qu'elle retira son nom du générique. Elle fut licenciée des studios d'Odessa. Il est réservé pour le Festival de Cannes dans la sélection « Un certain regard ». Vingt ans de galère n'ont pas entamé l'enthousiasme de cette femme qui dit « aimer les obstacles » et repart avec de nouveaux projets. Mais à nous se pose une autre question : la première vraie rencontre entre Kira Mouratova et le public français aura eu lieu au Festival de Films de Femmes de Créteil. Elle risque bien d'être la seule. Et ce n'est pas un hasard : ce Festival qui fête sa dixième année prouve que les films de femmes sont plus que jamais à défendre.

Le cinéma d'auteur (ce que sont toujours les films de femmes) manque en France de supports, de diffusion, de public. On a laissé le champ libre à d'autres héros « positifs » nommés Rambo ou Bébel. Cela donne toute la mesure de la tartufferie.

Carole Andreani

CINEMA

L'AIR TOUJOURS FRAIS DE ROTTERDAM

Le 17e Festival du Film Indépendant de Rotterdam, du 28 janvier au 7 février 1988, a le teint frais de l'adolescence. On y découvre les jeunes réalisateurs chinois : Michael HUI, l'auteur de *« The contrat »* 1978 et de *« Tepanayaki »* 1984 ; les recherches du cinéma portugais des années 1930 : José LETAO de BARROS et les premiers travaux de Manuel de OLIVEIRA. Du Japon, on retiendra *« The emperor's naked army marches on »* de Kazuo HARA, assistant de IMAMURA dont on présentait « Zegen », à travers la 2e guerre mondiale se pose le problème des responsabilités du pouvoir.

Ce n'est que très récemment que l'on connait les films de la soviétique Kira MURATOVA, son premier long métrage *« Brèves rencontres »* de 1967 reflète sa sensibilité à la situation de la femme et une façon parfois spasmodique de coller aux émois des personnages. Un événement est la première sortie hors de l'URSS de Arthur PELESJAN, Rotterdam découvre ses documentaires lyriques où l'austérité du noir et blanc se marie avec une musique quasi liturgique pour exhalter les espoirs et les douleurs du peuple arménien depuis *« Nous »* en 1969. L'art de PELESJAN, arménien isolé, en marge des circuits soviétiques qui ne programment pas ses films, est basé sur un montage réfléchi balayé par le souffle poétique des images d'une dure condition sociale, exhaltant une vision cosmique de la terre et de l'homme.

En Amérique, hors des histoires hollywoodiennes à la facture très léchée comme *« Slam dance »* de Wayne WANG, qui met en scène Tom HULCE (le Mozart de Milos FORMAN), la jeune Su FRIEDRICH exorcise ses rêves en les gravant sur la pellicule dans de courts films expérimentaux avant d'aborder plus profondément les relations avec la mère dans *« The ties that bind »* en 1984, où elle part chercher avec angoisse les traces douloureuses du passé de cette allemande catholique. Le Français Claude WEISZ, en retrouvant les films où Yulmaz GÜNEY a joué, en les faisant se répondre avec l'action militante de ce Turc qui passa plusieurs années emprisonné, parle de l'histoire de ce pays à travers la figure mythique d'un homme engagé dont on n'a pas oublié *« Yol »* ou *« Le troupeau »*. Au Japon, l'Israélien Amos GITAI est allé suivre The Eurythmics pour *« Brand New Day »* : au delà des concerts filmés, une réflexion sur la musique standardisée des années 80. Doug HARRIS interroge la musique noire américaine pour en faire surgir les racines africaines et rurales dans *« Speaking in tongue »*. Le Belge Boris LEHMAN regarde avec ironie la tradition de la carpe cuisinée et expiatoire pour le nouvel an juif dans *« Muet comme une carpe »*.

Le passé inquiète : Ermanno OLMI, l'Italien, montre dans *« Lunga vita alla Signora »* une aristocratie décrépie réunie autour d'une vieille femme lors d'un repas. Le cérémonial méticuleux et émaillé d'incidents mineurs, est vu par l'œil bientôt effrayé d'un des adolescents qui servent. Le rituel cache le malaise : John HUSTON, à qui le Festival rend hommage, le met en scène dans *« Gens de Dublin »*. Lilyan SIEVERNICH témoigne de sa façon de développer les scènes au jour le jour dans *« John Huston and the Dubliners »*. Raoul RUIZ, le Portugais, fragmente tout ce qui pourrait être la réalité dans les deux histoires fondues qui constituent *« La chouette aveugle »*. On ne résoud pas la poésie étrange de ces récits quasi orientalistes qui jouent avec l'exaspération du spectateur pris au piège de l'illusion cinématographique.



Kira MURATOVA (actrice et réalisatrice) dans « Brèves rencontres », 1967.

Michel AMARGER

FILMS DE FEMMES :

12 au 20 mars 1988

FESTIVAL INTERNATIONAL DE CRETEIL

Le « Festival International de Créteil et du Val-de-Marne », né à Sceaux, fête son 10e anniversaire... Les organisatrices dans la fougue des premiers débats répondaient à une attente. Le Festival ne s'est pas enfermé dans le ghetto des femmes qui regardent leur cinéma ; si la parole est aux femmes qui se cherchent et se situent dans le cinéma, et dans la société, c'est bel et bien de cinéma qu'il s'agit.

La section officielle, riche d'une trentaine d'inédits, distingue la production de fiction, le documentaire et une sélection de courts métrages. Les femmes racontent en Chine : M. CHEUNG *« Conte d'automne »* ; en Australie : G. AMSTRONG *« Marée haute »* ; en Afrique du Sud : H. NOGUEIRA *« Un amour sud-africain »* ; aux Pays-Bas : I. SCHENKKAN « Mémoire du père » ; en Allemagne : D. DORRIE *« Paradies »*... Les femmes témoignent au Canada : B. SHAFFER « En lieu sûr » ; en Suisse : A. SPOERRI *« Récit pour Sandra »* ; aux Etats-Unis : J. FOX « Beyrouth : dernier film de famille » ou en France : Y. ZAUBERMAN *« Classified people »*...

La soviétique Kira MOURATOVA présente la rétrospective qui va permettre de la découvrir en France. Cette Roumaine, née en 1934, co-réalise *« Notre pain honnête »* en 1964, montrant avec réalisme les dangers du progrès mal géré dans un Kolkhoze. En 1967, elle tourne *« Brèves rencontres »* où elle joue une femme décidée et consciencieuse dans un couple marqué par les séparations. En 1971, *« Longs adieux »* est construit sur les relations d'attrait et de rejet entre un adolescent et sa mère. Ce n'est qu'en 1979, après une mise à l'écart, qu'elle réalise *« En découvrant le vaste monde »* qui célèbre de façon plus romantique la construction d'une usine de tracteurs. *« Parmi les pierres grises »* en 1983 a été coupé par la censure, elle ne le renie pas et vient d'achever *« Les caprices du sort »*...

En 10 films qu'elle a interprétés, Dominique Sanda trace son portrait. Née en 1951, elle tourne à 16 ans *« Une femme douce »* pour Robert BRESSON ; elle promène depuis sa beauté hautaine et un peu glacée chez B. BERTOLUCCI, J. HUSTON, L. CAVANI, M. DURAS, M. DEVILLE ou B. JACQUOT.

Autour d'une programmation, effectuée avec l'Institut du Monde Arabe, se dessine l'image de la femme en Egypte : *« La seconde épouse »* de S. ABOUSEIF. 1967, au Liban : *« Leila et les loups »* de H. SROUR. 1984, en Palestine : *« La mémoire fertile »* de M. KHLEIFI. 1980, en Tunisie : *« Aziza »* de A. BENAMMAR. 1980... On discute autour de « l'évolution de cette image », de la « sexualité vingt ans après mai 1968 », ou du rôle du « pistolet au cinéma »...

A Créteil il ne s'agit pas de consommer des films mais d'en exorciser les messages. Et puis, dans la section « Enthousiasmes et découvertes », des films à voir pour le plaisir tel *« Hara-Kiri »* de M. L. IRIBE réalisé en France en 1928 ou *« Le sang des Finœl »* de R. LACAU-PANSINI de 1922...

Anna KARINA passe, Agnès VARDA nous parle... A l'issu du Festival, le Kiwi (Association Internationale de Femmes Réalisatrices), créé par les soviétiques en juillet 1987, tient sa 2e session.

Michel AMARGER

EVENEMENT DU JEUDI

24 MARS 1988

Une cinéaste de l'Est, rescapée du marxisme-léninisme...

Kira Mouratova : « Depuis Gorbatchev, je peux enfin tourner où je veux, quand je veux »

Kira Mouratova triomphe aujourd'hui à l'Est après avoir été la bête noire et la victime des apparatchiks de l'avant-gorbatchev.

Il y a plus de vingt ans que Kira Mouratova, cinéaste soviétique d'origine roumaine, fait des films. Des films dont personne n'avait entendu parler, des films littéralement étouffés sous la chape de plomb des apparatchiks du marxisme-léninisme. Des films intolérables aux propagandistes de l'art officiel et des lendemains qui chantent, beaux et tristes comme des poèmes, d'une liberté absolue de ton et de construction, un peu à la manière des premiers Godard en noir et blanc ou des dérives d'un Cassavetes: *Brèves Rencontres, Longs Adieux, En découvrant le monde...* Aujourd'hui, après Locarno et Rotterdam, Mouratova triomphe dans son propre pays et sur les écrans de l'Occident. Tandis que le public du Festival des films de femmes de Créteil vient tout juste de lui réserver l'accueil le plus enthousiaste.

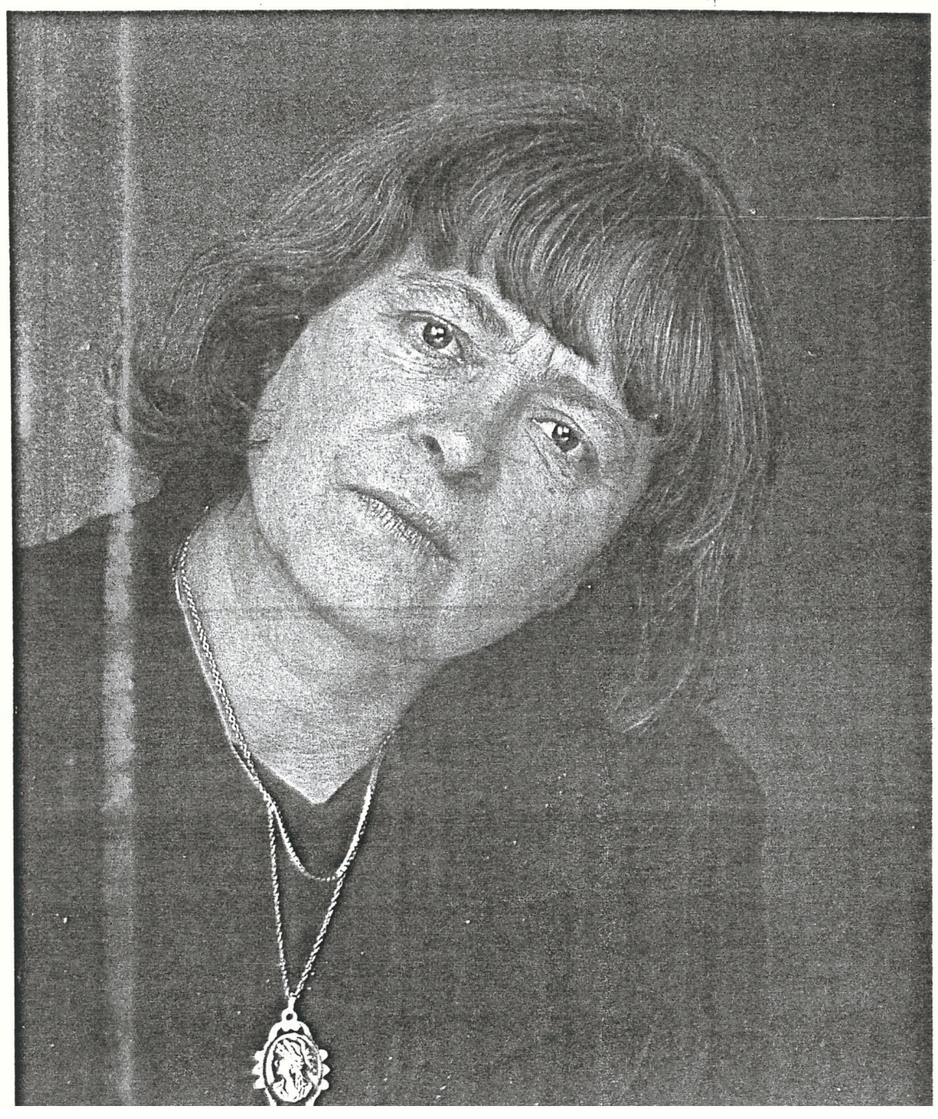


PHOTO STEINBERGER/ENGUERAND

Une revanche sur l'obscurantisme qui faillit contraindre à un silence définitif cette irréductible héroïne de l'art libre qui ressemble, à 53 ans, à une adolescente rieuse sur qui le malheur ne semble pas avoir eu de prise! *«Mes films,* dit-elle, *n'avaient été vus que dans les ciné-clubs des villes de mon pays. C'était peut-être peu numériquement parlant, mais cela me donnait l'assurance que je n'étais pas tombée d'une autre planète! Que des gens pouvaient partager avec moi une vision du monde, une conception de l'art... Si dans ma vie je suis plutôt conformiste, c'est en effet dans l'art que je me sens libre. Comme dans un rêve qui vous donne des ailes.»* Les ailes qu'ont voulu lui rogner les rampants du Goskino, le ministère du Cinéma, à Kiev, Odessa ou Moscou, toute la cohorte des bureaucrates ignares et serviles scrutant à la loupe chaque scène des scénarios de Mouratova, pesant et soupesant la moindre ligne de dialogue, le sens caché (forcément caché) de telle ou telle situation. *«Il fallait inlassablement me justifier, argumenter pour les convaincre de ma bonne foi. Dans* Longs Adieux, *par exemple, la scène du cimetière posait un problème à ces messieurs. "Pourquoi voulez-vous montrer un cimetière?" Comme si la mort ne devait pas exister pour les citoyens soviétiques! Et cela se répétait à chaque fois, avec des tracasseries plus ou moins impitoyables. Ensuite, en cours de tournage, je devais leur montrer régulièrement ce que j'avais filmé. Et m'expliquer de nouveau à Kiev ou à Moscou. Et pendant ce temps-là, le tournage était naturellement interrompu. Tout le monde devait attendre, techniciens et acteurs. Un énorme gaspillage. Mais il faut bien que vous compreniez que cela n'arrivait pas qu'à moi. C'était un système complètement généralisé et qui s'appliquait à tous les domaines de l'art, y compris à la peinture abstraite. Tout l'art devait se contenter d'illustrer et d'expliquer les règles du marxisme-léninisme, ou disparaître!»*

En 1983, sous Andropov, après avoir réalisé son film *Parmi les pierres noires* (présent à Cannes en mai prochain), Mouratova est congédiée des studios. *«J'étais,* dit-elle, *selon les propres termes du Goskino de Kiev, une cinéaste sans perspectives qu'il fallait empêcher de faire des films. J'ai alors pensé que c'était la fin de tout. On m'a pris les bobines de* Parmi les pierres noires *et on les a envoyées à Moscou. Le film a été monté à Mosfilm et le négatif des scènes coupées détruit au fur et à mesure. Un cauchemar. J'ai tout essayé, bombardé Andropov de télégrammes, couru partout pour rencontrer des responsables... Partout, les mêmes visages fermés et hostiles. Le pire, c'est que je n'arrivais pas à comprendre ce qu'il pouvait y avoir de si gênant dans une histoire de riches et de pauvres qui se passait avant la Révolution!»* En possession d'un passeport roumain, Mouratova aurait pu alors choisir l'exil. *«Mais,* reconnaît-elle, *c'est une pensée qui m'est complètement étrangère. Je suis trop liée à mes films. Les laisser derrière moi, c'eût été les tuer. Est-ce que j'enviais le sort des cinéastes occidentaux? Non, je crois que je n'enviais que le sort des cinéastes soviétiques morts jeunes!»*

En juillet 1986, elle assiste au congrès (désormais historique) de l'Union des cinéastes au Kremlin, ouvert en présence de Gorbatchev. C'est la divine surprise. *«Une atmosphère indescriptible de démocratie en action, et une telle joie en nous, malgré toutes les manœuvres dilatoires et les rappels au règlement des membres du Présidium dont l'inquiétude grandissait d'heure en heure. Et puis, quand on est passé au vote, ça a été du délire. Bien sûr, il y avait beaucoup d'idéalisme dans ce congrès, et on se rend compte aujourd'hui que les choses ne sont pas aussi simples. Il n'empêche que tout est différent pour nous maintenant, même si les films qui se font sont pour la plupart très superficiels. Mais c'est naturel: l'art mûrit lentement! Nous n'avons plus à soumettre nos scénarios à des fonctionnaires, nous avons pris notre sort en main. Je peux tourner quand je veux et où je veux. Tous les studios m'invitent. Vous imaginez le bouleversement?»*

A la fin de l'entretien, Mouratova a inscrit un nom sur une feuille à mon intention: celui d'un cinéaste du Kazakhstan, Boulat Mansourov dont elle a adoré le film *Trizna*, une fresque grandiose et poétique d'après une légende asiatique. *«Il y a un égoïsme propre au métier de cinéaste,* a-t-elle conclu. *Personne dans la profession ne parlait de moi. Une seule exception, Alexis Guerman. Lui me citait chaque fois qu'il en avait l'occasion. A mon tour, maintenant!»*

Michel BOUJUT

17 MARS 88

Viva Mouratova!

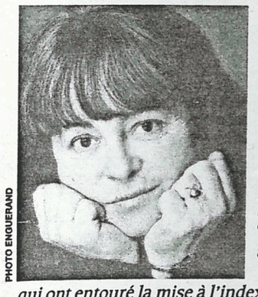


PHOTO ENGUERAND

Absente des histoires du septième art, inconnue au bataillon des femmes cinéastes, Kira Mouratova nous arrive enfin, via les festivals de Locarno et d'Amsterdam, avec ses sonates tristes et intrigantes. Ses quatre longs métrages réalisés en vingt ans et «libérés» récemment par la nouvelle équipe de l'Union des cinéastes, appliquant à son échelon la politique de la *glasnost*. Jusqu'au 22 mars, Kira Mouratova est en effet l'invitée du Festival des films de femmes, à Créteil. Tandis que deux de ses films sortent en salle à Paris: *Longs Adieux* et *Brèves Rencontres*. *«J'ai toujours essayé d'éclaircir les mystères qui ont entouré la mise à l'index de mes films,* dit Mouratova. *Les spectateurs qui pensaient qu'il s'agissait de films bourgeois, critiques envers les autorités, ont presque été déçus en les voyant! C'est une des pages les plus tristes de notre histoire, et je ne peux toujours pas dire ni pourquoi ni comment cela a eu lieu.»* La nomenklatura et ses censeurs n'ont pas réussi à briser Mouratova: l'art plus fort que l'idéologie. Aujourd'hui, ses films, découverts dans le désordre, sont une victoire sur l'obscurantisme des maîtres du Kremlin. Rien, bien sûr, d'édifiant ni de pompeux dans l'œuvre de cette jeune cinéaste de 53 ans. Tout au contraire une liberté de ton et de forme. Il y a par exemple, dans ces *Longs Adieux*, aujourd'hui à l'affiche, un lyrisme en sourdine, une douleur retenue, une construction aventureuse, qui font d'une simple histoire des rapports difficiles d'une veuve et de son fils adolescent la plus bouleversante des chroniques. A suivre!

Rétrospective Mouratova au 10e Festival international des films de femmes. Maison des Arts à Créteil, tél.: 48.99.90.50.

Longs Adieux, *au cinéma Cosmos, 76, rue de Rennes, Paris 6e. (Sortie de* Brèves Rencontres *le 23 mars.)*

Différences

MARS 1988

IMAGES DE FEMMES, DIXIEME...



Kira Mouratova, interprète principale d'un de ses premiers films, *Brèves rencontres.* Une rétrospective très attendue à Créteil.

Le Festival international des films de femmes a dix ans. Porté à ses débuts par un mouvement féministe solide, il en reflétait les espoirs, les sectarismes et les luttes. Beaucoup de films de fictions militantes, sur le viol, l'avortement, les femmes battues... Mais aussi des œuvres originales, un cinéma dont les auteurs étaient des femmes.

Depuis dix ans, on a pu voir à Créteil les films d'Helma Sanders Brahms, ceux de Margareth von Trotta, une rétrospective de l'œuvre d'Agnès Varda ou de Larissa Chepitko. La dixième édition du Festival international du film de jeunes, du 12 au 20 mars, permettra, avec trente films en compétition, de faire le point sur le cinéma de femmes aujourd'hui. Est-il un cinéma militant ? Ou bien se donne-t-il comme urgence première la recherche formelle, le développement d'une imagerie féminine, en circuit fermé ?

Business as usual de la Britannique Leslie Ann Barrett *(Pendant les travaux, la vente continue* pourrait être le titre français) fait partie de la compétition. C'est un petit chef-d'œuvre d'humour, de souci de la lutte des femmes. L'action se déroule aujourd'hui à Liverpool. Un magasin de confection en transformation : le patron harcèle constamment une des jeunes vendeuses antillaises. Celle-ci s'en plaint au manager, une femme, et lui demande d'intervenir auprès du patron, qui prendra le premier prétexte venu pour lui signifier son renvoi sur-le-champ.

A cette volonté de « restructuration » s'oppose bientôt, à l'extérieur, un piquet de grève et, à l'intérieur, une résistance aux changements venus d'en haut. Glenda Jackson, une des plus grandes actrices britanniques du moment, joue la manageress licenciée et réintégrée ; si vous

ne deviez voir qu'un film de la compétition, ce doit être celui-là.
Une section, très utile dans ce festival, regroupe des films passés en 87 dans les salles, certains trop rapidement car les grands circuits ont leurs lois impitoyables : si les entrées en première semaine n'atteignent pas un certain seuil, le film disparaît de l'affiche. Il y a pire, vous vous rendez dans une salle où le programme officiel, l'affiche indiquent que l'on y donne *le Moine et la Sorcière,* de Suzanne Schiffman, et l'on vous signifie à la caisse que le film ne se donne plus. Dans les salles du palais des Festivals de Créteil, vous pourrez voir ce premier film d'une collaboratrice de François Truffaut.
D'autres films en fuite de 87 : *Miss Mary,* de l'Argentine Luisa Bemberg, ou le film le plus joyeusement féministe de l'an dernier, l'excellent *Chant des sirènes,* de la Canadienne Patricia Rozema.

Humour en ennui

Kira Mouratova est soviétique, elle fait des films depuis plus de vingt ans et *Glasnost* oblige, ils ne sont montrés que maintenant. A Créteil, ils seront tous là et leur réalisatrice aussi. Ce sont des films pleins d'humour, pleins de l'ennui et des rêves de chaque jour.
Brèves Rencontres a été tourné en 1967. La réalisatrice interprète le rôle féminin principal. Une employée du service municipal du logement à Odessa. Un jour, est passé dans sa vie, un géologue. Vladimir Vissotski, jeune débutant, joue cet homme, « *symbole, dans ces années-là, de l'aventurier romantique, moderne* », nous a expliqué Mouratova.
Le personnage du film voyage pour son travail. Cela fait de lui un citoyen privilégié car, en Union soviétique (la réalisatrice y fait allusion dans le film et nous l'a répété au cours de l'entretien), il faut un passeport intérieur pour se rendre d'une ville à l'autre. Cet homme qui se déplace mobilise les femmes sur son passage, il a d'autant plus de charme que ses dans amoureux, généreux,sont à éclipse, les nécessités du travail sont parfois bien utiles pour se libérer des prisons où veulent l'enfermer ses belles.

L'entêtement

Autant les rêves d'amour de l'héroïne accompagnent d'évasion, dans le passé, dans les souvenirs, autant son quotidien est fait de répétitions, de piétinements. Elle va d'un immeuble à l'autre pour son travail, inspecte, court après des employés du bâtiment plus rapides à accepter les pourboires qu'à contrôler les finitions.
Kira Mouratova ne fait pas un cinéma pesant, la gravité de la crise du logement transparaît davantage dans le cocasse des situations. On voit des futurs locataires envahir de manière insistante un appartement inachevé, où notre héroïne est en train de se battre et se débattre pour qu'on exécute correctement les installations de plomberie.
Mouratova aime bien cet entêtement des femmes qui fait avancer le monde, mais qui, ses personnages nous le démontrent, peut être fichtrement casse-pieds.

Le départ du fils

Dans *Longs Adieux,* une femme ne peut se résoudre au départ prochain de son fils. Celui-ci voudrait rejoindre son père. Elle ouvre son courrier, tente de soudoyer l'employée des postes pour qu'elle lui rende compte des appels téléphoniques du fils... Pour interpréter le rôle du fils, Mouratova a choisi une élève de terminale et non un acteur professionnel. Cela produit une impression de naturel, de légèreté insouciante, on jurerait que la réalisatrice a caché sa caméra pour surprendre un adolescent dans ses jeux, ses rêveries.
Quant on s'en étonne, elle vous répond : « *C'est le travail du metteur en scène. Tous les dialogues sont écrits. Les jeux de mots sont de l'invention de ma coscénariste... Parfois, je fais des rencontres, un homme, une femme, dont le visage ou un détail de la personnalité me plaît. Alors, j'essaie d'inventer une scène, une ligne pour les faire jouer dans mes films.* »
En parcourant le vaste monde et *Parmi les pierres grises,* les deux derniers films sont, eux, en couleurs. On y retrouve le même goût du concret, de l'épaisseur des choses, de la matière. Le premier a pour cadre un chantier : boue, briques, béton, Mouratova aime « *les contrastes, les possibilités infinies qu'offre l'espace chaos du chantier* ». « *Les pierres grises,* dit quelqu'un dans ce film – qui a subi beaucoup de coupes irrémédiables puisque les négatifs ont été détruits –, *sucent le sang.* » Pierres d'un édifice en ruine, qui abrite dans ses souterrains une population misérable, exclue par le maître des lieux, lui-même condamné à exercer un pouvoir devenu ruine car il ne reste rien des splendeurs passées.
Comme dans *la Cerisaie,* de Tchekhov, nous sommes dans les dernières années du XIX[e] siècle. Il suffit à Mouratova de quelques expressions sur des visages d'enfants, d'un simple geste (le jeune fils du juge lance une pomme à la fillette pauvre) pour suggérer immédiatement la subversion des rôles et le côté dérisoire d'un jeu d'enfants. □

CHRISTIANE DANCIE

Festival du film de femmes de Créteil, du 12 au 20 mars. *Il y aura également un portrait de Dominique Sanda en douze films, une sélection sur les femmes dans le cinéma arabe et des tables rondes, il faudrait plusieurs vies pour tout voir dans ce festival ! Pour faire une sélection, il le faudra tout de même ! Demandez le programme détaillé au 42.07.38.98. Si vous venez de loin, il est possible de trouver un hébergement sur place. Ce serait dommage de ne pas venir souffler ces dix bougies !*



De longs adieux, de Kira Mouratova. Une femme qui ne peut se résoudre au prochain départ de son fils. Débordante.

l'humanité
MERCREDI 16 MARS 1988
ORGANE CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE FRANÇAIS

Rencontre à Créteil avec la cinéaste soviétique Kira Muratova

ELLE A PLIÉ SANS ROMPRE

Vers la fin des années soixante, elle tournait deux films admirables, dont l'un avec le grand Vissotski
Ils furent mis au placard. Maintenant que tout change dans son pays, on la redécouvre. Elle met les bouchées doubles



Kira Muratova : « J'ai dû exercer un autre métier pendant deux ou trois ans. » (Photo « Cahiers du cinéma ».)

EN mai 1986, à Moscou, l'Union des cinéastes tient son 5e congrès, qui porte à sa présidence Élem Klimov. Une « commission des conflits » est créée. Elle a pour mission de voir tous les films jusqu'alors retenus, afin de préparer la diffusion de ceux qui méritent d'être vus. De l'avis de Klimov, beaucoup de films sont mauvais. Parmi les autres, « le Thème », « Repentir », « la Commissaire » trouvent le chemin des festivals et des salles. Une découverte majeure reste à faire, celle de Kira Muratova, une femme de cinquante-trois ans dont on ignorait tout, alors que après deux films coréalisés, elle est l'auteur de cinq longs métrages qui font d'elle un des noms les plus passionnants du cinéma soviétique contemporain.

Depuis l'été dernier, Kira Muratova a mis les bouchées doubles. Elle est à Pesaro pour la grande rétrospective « Cinéma d'Europe de l'Est des années 80 ». On la croise à Locarno, où elle est primée par la presse internationale. On lui parle à Vancouver, où le public de langue anglaise voit ses films pour la première fois. On la rencontre à Paris en décembre pour l'entretien qui suit. Elle est actuellement à Créteil, où le festival des films de femmes lui rend hommage avec la premiere rétrospective (presque) complète de ses films. On devrait la retrouver, enfin, à Cannes, avec sa dernière œuvre, tandis que « Longs Adieux » sort sur nos écrans aujourd'hui, suivi par « Brèves Rencontres », la semaine prochaine.

Kira Muratova est née en 1934 en Roumanie, d'un père russe et d'une mère roumaine. Elle subit les rigueurs de la guerre dans Bucarest occupée et apprend la mort de son père lors de la bataille d'Odessa. Sa mère, un temps évacuée sur Tachkent, regagne la Roumanie où elle occupera des responsabilités importantes au sein du Parti. Kira, admise à l'université de Moscou, ne reviendra jamais en Roumanie. A la fin de ses études, elle entre au VGIK, l'école supérieure de cinéma, où elle a Sergueï Guerrassimov comme professeur.

En 1961, elle obtient son brevet en coréalisant avec son mari, Alexandre Mouratov, le court métrage « au Bord du ravin abrupt », film métaphorique sur la vie des loups dans une réserve. C'est également avec son mari qu'elle met en scène, en 1964, son premier long métrage, « Notre pain honnête », histoire du président d'un kolkhoze en butte à l'indifférence des gens face au progrès mal géré et aux négligences qui menacent la terre et sa rentabilité. Le film est tourné aux studios d'Odessa, où Kira Muratova va rester tandis que son mari, dont elle se sépare, part pour les studios de Kiev.

— Aujourd'hui, vous ne parlez plus de ces deux films. Pourquoi ?

Je ne sais quoi en dire. Il faudrait que je les revoie. J'ai travaillé sur ces films, mais ce n'était pas encore mes films. Le premier, qui dure cinquante minutes, est la transposition d'une nouvelle. Avec l'autre, les difficultés ont commencé. J'ai eu des problèmes avec les petits chefs de la région. Le film reflétait la situation horrible de l'époque, quand l'idéologie a remplacé le point de vue de la profession. Le président du kolkhoze, qui était paysan, voulait faire comme il avait appris et non appliquer les directives venues d'en haut. En son temps, ce film était aigu sur le plan social.

— En 1967, c'est « Brèves rencontres », avec Vladimir Vissotski et vous-même dans le rôle principal féminin. Il y a dans ce film le formidable sentiment de liberté qu'on trouve dans les premières œuvres de la génération de la nouvelle vague, que ce soit les films de Godard et Truffaut à Paris, ceux de Forman et Chytilova à Prague, ceux de Reisz et Lester à Londres ou ceux de Cassavetes et Shirley Clarke à New York. Avez-vous été influencée par tout ce courant du début des années 60 ?

A l'époque, j'avais vu « A bout de souffle » et « Vivre sa vie ». Je trouve la question mal posée. Un réalisateur ne peut pas se juger lui-même et les influences qu'il subit sont dans son subconscient. Paradjanov, par exemple, m'a beaucoup influencée, mais je suis sans doute assez loin de lui. Quand j'étais au VGIK, il y avait un refus du cinéma de salon, raffiné, qui a entraîné un goût pour le cinéma documentaire. Quand le pendule a penché longtemps dans un sens, il se produit un phénomène de rejet, de saturation, et l'on se jette vers l'autre extrême, comme quelque chose de frais, et c'est ainsi que nous avons tourné des films en réaction contre le cinéma de salon.

Maintenant, je n'aime plus procéder comme cela. Chaque film est une expérience. On connaît une forme, et puis on tente quelque chose d'autre. Je me suis mise à travailler avec des non-professionnels. J'étais curieuse de savoir ce que ça donnait et comment un acteur peut être éveillé, excité, par la présence d'un non-professionnel. J'aime ce mélange. Souvent, l'acteur est vexé. Pas seulement vexé, mais, placé dans une autre situation, il peut s'ouvrir autrement.

— Quelle a été la réaction devant ce film ?

Il a été formellement accepté par la Goskino, mais mal admis. Il a fait partie de ces films dont on tire dix ou vingt copies qui ne sont vues que dans de lointaines maisons de la culture. Après quoi j'ai réalisé « Longs adieux » qui, lui, n'a jamais été admis. Il y a eu un décret du Comité central de l'Ukraine pour interdire le film. On disait que le film était bourgeois, pervers, mais ce n'était jamais clairement formulé. Pendant ce temps, au studio, on ne cessait d'étudier le film. Le film a été coupé. Alors qu'il était tout pur, tout romantique, on y cherchait une satire cachée.

— Vous restez ensuite huit ans sans tourner, mais finalement vous recommencez. Les Français ont toujours du mal à comprendre quel est le rapport de forces qui fait que quelqu'un dont on interdit les films puisse continuer à réaliser.

On ne m'interdisait pas de tourner, mais tous mes sujets étaient refusés. J'ai dû exercer un autre métier pendant deux ou trois ans. Je savais que je ne pourrais rien faire en Ukraine. Mais j'ai rencontré une fonctionnaire de Lenfilm à Leningrad, progressiste et ambitieuse. Elle organisait des petits cercles autour d'elle et a fait passer le scénario de « En découvrant le vaste monde ». C'était un thème tout à fait ouvrier, sur des conducteurs dans une usine en construction. Je pensais que ce devait être un film idéal, un film positif comme tous mes films, même si je refuse d'adapter les pages jaunes du Bottin.

On a reproché au film, non pas son contenu, mais sa forme. On me disait de traiter les mêmes thèmes, mais par d'autres moyens (le critique soviétique Andreï Plakhov a écrit dans le catalogue de Locarno : « Des reproches qu'il serait tout aussi absurde de faire aux films d'Antonioni des années 60, qui reflètent la même situation psychologique NDLR). » Puis je suis retournée au studio d'Odessa. J'y ai tourné « Parmi les pierres grises ». Le film a été coupé. J'ai été licenciée du studio. On aurait pu ne pas en venir là. Même parmi les chefs, il y avait des gens qui l'aimaient en cachette. Quand le directeur du studio est arrivé au Goskino pour présenter le film, il croyait montrer un chef-d'œuvre. Comme je ne voulais pas cautionner les coupes, j'ai décidé de retirer mon nom du générique. Le film a été montré sous la signature d'Ivan Sidorov (Jean Dupont en russe, NDLR).

La perestroïka est arrivée. Tout a changé. On a demandé mes films partout et j'ai pu réaliser « Changement de destinée », qui s'appelle aussi « les Caprices du sort ». C'est tiré du « Billet », de Somerset Maugham. L'histoire de Maugham se passe au début du siècle en Afrique du Sud, mais j'ai voulu traiter le sujet du colonialisme de façon plus globale. C'est la poursuite des films précédents sur la forme, mais j'ai voulu éviter tout repère historique ou géographique. Il s'agit d'une colonie orientale imaginaire. J'ai mélangé acteurs professionnels et non professionnels. On voit dans ce film deux chatons qui jouent, comme sur les cartes postales, avec une ficelle, très longtemps. La caméra remonte. On découvre qu'il s'agit du lacet d'un pendu...

Recueilli par Jean Roy

ON VOIT ENFIN « BREVES RENCONTRES » ET « LONGS ADIEUX »

Il sont trois. D'abord Valentina Ivanovna (interprétée par Kira Muratova elle-même), femme énergique et brillante, chargée auprès du soviet communal de l'approvisionnement en eau de la ville. Elle refuse les attributions de logement, tant que les travaux ne sont pas bien faits, quitte à être mal comprise des futurs locataires, prêts à tout pour emménager, y compris à refaire la plomberie eux-mêmes. Puis Maxime (joué par le grand Vladimir Vissotsky), l'homme qu'elle aime, géologue bohème qui gratte la guitare et n'accomplit que de rares et courtes visites entre deux voyages. Enfin Nadia, une jeune fille de la campagne embauchée par Valentina, que reconnaît en Maxime l'homme qu'elle a aimé, quand elle était serveuse dans un café sur la grande route. C'est « Brèves Rencontres », réalisé par Kira Mouratova en 1967.

Ils sont encore trois, plus quelques autres. Elle (Zinaïdia Sarko), déjà âgée mais encore désirable, femme seule qui parle sans arrêt pour masquer ses manques, son besoin de vivre, d'aimer et d'être aimée, et qui n'y parvient pas. Lui, homme timide, qui voudrait bien mais ne sait pas trop comment s'y prendre. Et l'enfant de seize ans qui vient, comme un rappel de son âge et de son passé, retrouver sa mère au moment où cette dernière serait prête à jouer les jeunes filles et à redécouvrir la vie. C'est « Longs Adieux », qui date de 1971.

Dans un film comme dans l'autre, l'art de Kira Muratova stupéfie. Avec un sens exceptionnel du cadre, du déplacement de la caméra, du changement de point qui permet de passer d'un personnage à un autre dans un même plan, elle filme les sentiments à fleur de peau comme on a rarement su le faire. Sa caméra est une des plus physiques qu'on ait jamais croisé. Sans grands mots, sans grandes phrases, avec un noir et blanc très travaillé, la cinéaste dit tout de l'homme et de la femme, avec une sensibilité impressionniste qui rappelle le meilleur du cinéma de ces années-là.

J.R.

« Longs Adieux » sort aujourd'hui au Cosmos, à Paris. « Brèves Rencontres », mercredi prochain.

LA CROIX
L'ÉVÉNEMENT

15 MARS 88

DOMINIQUE SANDA : UN MOMENT DE GRACE

Star aux USA, vedette adulée en Italie, plus secrète en France, Dominique Sanda est cette année la comédienne élue du Festival de films de femmes de Créteil (1). Après Bulle Ogier et Micheline Presle, son tour est venu de présenter en guise de fête son propre *Autoportrait*. Et de renouer ainsi avec son passé. « Sans honte », dit-elle. Et sans songer à l'image qu'elle va donner d'elle-même. L'essentiel c'est de répondre au signe d'amitié, d'affection ou d'estime que lui font les femmes.

Dans la mini-rétrospective de Créteil figure, bien sûr, *Une femme douce* de Bresson, le premier film de Dominique Vareigne, la future Sanda. Elle a 16 ans quand Bresson, séduit par sa photo qu'il découvre dans *Vogue*, l'appelle et l'engage aussitôt, conquis par sa voix. Un monde nouveau s'ouvre. Une exigence s'impose. Après une « enfance lumineuse », elle a quitté l'école à 13 ans et claqué la porte de ses parents. Elle s'est mariée, elle a voyagé et travaillé avec Dorian Leigh qui publie ses photos dans *Glamour*, *Elle* et *Vogue*.

Elle aurait pu se perdre 150 000 fois, dit-elle. En réalité, elle se cherchait déjà. Tout en ne s'estimant guère plus structurée qu'un embryon. Sûre tout de même d'un « don merveilleux » qui lui permettait de « retrouver, le temps venu, la lumière ».

Bresson a été en 1968 le signe de ce « temps venu ». Pour la première fois, Dominique Sanda n'était pas choisie pour son aspect extérieur, mais pour l'expression de sa force intérieure. Le Festival de films de femmes réveille en ce moment une



émotion similaire. Le temps d'un « cap » était cette fois venu. 37 ans, un fils de 16 ans, une vingtaine de films en vingt ans, « la Sanda » connaît enfin un moment de grâce, quelque chose qui ressemblerait à la liberté de l'adolescence qu'elle n'a pas connue.

Solitaire, timide, volontaire, elle sait ce qu'elle veut : pratiquer toujours mieux son métier, plus d'exigence et de respect pour elle-même et pour les autres, commencer à être soi, parvenir à s'oublier, aimer de plus en plus, être aimée, naturellement, mais pas n'importe comment... Ses yeux gris-bleu si vifs et sa voix douce se prêtent admirablement au bilan. « Je suis entrée dans le cinéma de la meilleure façon », dit-elle. De Bresson et de Bertolucci, aux *Mendiants*, de Benoît Jaquot, elle a tout appris, y compris le sens de la beauté et jusqu'à rejoindre là l'idée de Dieu.

Jeanine BARON

(1) Jusqu'au 20 mars, Tél. : 48.99.90.50

24 MARS 1988

Un entretien avec la réalisatrice de « Brèves Rencontres »

KIRA MOURATOVA : DU BONHEUR D'ÊTRE FEMME, CINÉASTE ET SOVIÉTIQUE SOUS GORBATCHEV

Sept films, tournés à grand-peine à partir de 1962, un premier long métrage, *Brèves Rencontres* datant de 1967, trois autres seulement depuis, et soudain, le miracle. Après vingt-cinq ans de quasi-clandestinité, Kira Mouratova sort de l'ombre et tourne comme elle veut son cinquième film. De cinéaste maudite, la voilà propulsée aux premières places, ses films sont enfin distribués en Union soviétique, et elle peut répondre à toutes les invitations des festivals européens. Ainsi qu'aux interviews, données dans le cadre du Festival des films de femmes de Créteil. Mais à sa façon, un peu abrupte.



■ *Kira Mouratova : « Mes films n'ont rien de l'optimisme socialiste obligé. »* (Photo Steinberger-Enguerand.)

– ***Vous parlez bien français. Dans votre film,*** **les Longs Adieux** ***(1), l'héroïne est traductrice. Serait-ce un détail autobiographique ?***

– **Kira Mouratova :** Absolument pas. Je tourne toujours des scénarios écrits par d'autres, même si je les remanie ensuite. Et si je parle bien français, comme vous dites, c'est que j'ai été élevée en Roumanie, où la pratique du français était une tradition. Ma mère était roumaine, mon père russe, mais j'ai fait mes études de cinéma à l'École supérieure de cinéma de Moscou, le VGIK. Puis je me suis installée à Odessa où j'ai fait presque tous mes films.

– ***A quoi attribuez-vous les difficultés énormes que vous avez traversées non seulement pour tourner, mais pour mener à bien chaque tournage, enfin pour être diffusée ?***

– Évidemment, mon cinéma était considéré comme « bourgeois ». Je crois surtout que je m'exprime dans un langage non conventionnel, et que mes films n'ont rien de « l'optimisme socialiste » obligé. Il y a plus profond, le désir que l'art serve juste d'illustration à un dogme, que l'Art cesse réellement d'être de l'art. Rien de ce que je faisais ne pouvait leur plaire, simplement parce que c'était vivant.

– ***Mais le fait d'être une cinéaste femme n'a-t-il pas constitué un handicap supplémentaire ?***

– Non, je ne crois pas. Les difficultés sont ailleurs. Elles sont morales et intérieures. Nous avons honte de parler de nos désirs, de nos envies de vivre. Il me semble que l'art est né de cette sensation de honte et de peur, que la métaphore en est la base. Chez les femmes, la honte est peut-être simplement plus forte.

– ***Vous avez encore connu des déboires avec votre avant-dernier film,*** **Parmi les pierres grises,** ***qui a été amputé. Pourtant, pour le première fois, vous aviez choisi d'adapter un auteur classique russe. Pensiez-vous que vous auriez moins de difficultés ?***

– Tout le monde, amis, chefs, ennemis, me le conseillait en effet. Eh bien, mes amis avaient tort, j'ai eu autant de problèmes ! J'ai toujours pensé que je ne ferais que des films contemporains, cela me semblait plus naturel, parce que j'aime être libre, filmer ce qui est autour de moi. Et pourtant non. Mon dernier film est aussi une adaptation, cette fois de Henry James. Mais on ne pourra pas le voir en Occident, parce que mon pays n'a pas acquitté les droits d'auteur. Vous voyez, rien n'est simple...

Recueilli par Chantal NOETZEL-AUBRY

(1) Qui est exploité en salle depuis une semaine. *Brèves Rencontres* va sortir incessamment.

LA CROIX
L'ÉVÉNEMENT

LE FIGARO (Q)
37 rue du Louvre
75081 PARIS cedex 02
Tel : 42.21.62.00

6 AVR 88

CETTE SEMAINE SUR LES ÉCRANS

« Les Mendiants »

Dominique Sanda : le marbre qui brûle

Sa beauté marmoréenne fascine, son visage lisse s'offre en figure de proue au nouveau film de Benoît Jacquot.

AVEC *Les Mendiants*, Benoît Jacquot porte à l'écran le romancier Louis-René des Forêts. L'univers des deux hommes étant habité de cris dans le silence et de secrets jamais totalement élucidés, chacun devrait éclairer l'autre. Or le film s'enroule sur le mystère.

« L'intrigue joue sur trois niveaux, me dit Dominique Sanda. *Celui d'enfants qui inventent un monde d'aventures, celui de vrais contrebandiers traqués et celui de comédiens professionnels qui jouent* Othello, *mais, à la ville, c'est l'interprète de Desdémone qui est folle de jalousie de l'acteur noir qui joue Othello.*

– Benoît Jacquot vous a déjà offert deux personnages très différents. Paradoxalement, pour cette troisième fois, il vous permet beaucoup moins de liberté. On ne vous voit pas évoluer.

– *Hélène est l'incarnation de la passion malheureuse. C'est un personnage enfermé parce qu'elle est prisonnière d'un sentiment obsessionnel. Jacquot disait :* « Cette femme est comme une aveugle.» .

– Malgré cette cécité, quelles images vous viennent lorsque vous évoquez le tournage du film ?

– *D'abord, mon arrivée au Portugal. Il faisait chaud, chaud, et il y avait une magnifique lumière de fin du jour. Mais, comme je roulais trop vite, j'ai été arrêtée par les gendarmes et j'ai manqué les dernières lueurs... Les nombreuses nuits où nous tournions et, surtout, la scène où, sous une pluie torrentielle, comme je suis Othello en voiture, je repousse un jeune garçon qui m'a arrêtée pour me demander assistance ; c'était d'autant plus épouvantable que le jeune garçon est resté la main coincée dans la vitre de ma portière... Les moments où je m'occupais de nos partenaires adolescents, qui vivaient un moment très particulier et qui, eux-mêmes, remuaient énormément de choses en nous.*



Dominique Sanda dans « Les Mendiants » de Benoît Jacquot.

– Parmi eux, il y avait votre propre fils, Yann Marquand, qui avait déjà fait du cinéma avant même de naître, puisque vous vous êtes montrée enceinte de lui dans « L'impossible objet », en 1972, ce qui ne s'était jamais vu.

– *Vous vous en souvenez ? Ça me fait plaisir. Il est la personne la plus importante pour moi, mais j'espère surtout qu'il saura vivre sa propre vie. A son âge, je ne m'aimais pas, j'étais méchante avec ma propre personne, sceptique...*

– Elle, si attentive, feutrée, le visage lisse, les cheveux tirés, en sage cardigan jupe plissée et souliers plats ? Elle, si bon genre, si anti-mode, si peu « actrice » qu'après Bresson elle fit, par sa beauté marmoréenne dissimulant des orages, rêver les grands cinéastes italiens, et mêmes les américains ? Et en ce moment-ci, ni sophistiquée ni ultra-intello, mais simplement très fatiguée, buvant à petites gorgées son thé très fort et m'offrant des pruneaux...

– *Une actrice laisse une de ses enveloppes dans chacun de ses films ; cela peut se comparer à l'amour en ceci que, si on aime, ce n'est jamais une perte mais toujours un échange... C'est drôle : dans la vie, moi, la comédienne, je ne peux pas feindre. Hord du travail, je ne peux pas mentir, et je ressemble beaucoup à mon père, dont j'ai la violence, la force, la folie... Sur le tournage des* « Mendiants », *mon personnage était tellement asphyxié qu'il me fallait, pour compenser, devenir comme le vent, comme la mer, vers qui j'allais pour respirer. Car quel que soit notre désespoir, nous devons nous rattraper à la vie...*

– C'est ce que vous avez dit au Festival des femmes, de Créteil, qui tout récemment vous rendait un important hommage ?

– *A Créteil, je me suis beaucoup racontée et, finalement je n'ai pas dit que... je suis de la famille des jeunes filles rilkéennes. C'est peut-être pour cela que Benoît Jacquot tenait beaucoup à ce que je porte une tresse. Pour cela, et aussi parce qu'il disait :* « C'est comme le film, qui est une grande tresse... »

Gilbert GUEZ.

LE FIGAROSCOPE

9 MARS 88



Kira Mouratova, à l'honneur au Festival des films de femmes de Créteil.

FESTIVAL DE FEMMES

KIRA MOURATOVA, ce nom ne vous dit rien. Il s'agit pourtant d'une grande cinéaste soviétique dont les œuvres, longtemps demeurées sous le boisseau, ont été libérées grâce à la « glasnost », notamment l'admirable « Brèves rencontres ». La réalisatrice sera la vedette du Festival des films de femmes de Créteil et rien que sa présence devrait vous inciter à prendre le métro ou votre voiture pour aller les voir. Comme cette manifestation fête ses dix ans, une programmation fastueuse a été mise en place : une centaine de réalisations, dont un autoportrait de Dominique Sanda, des films sur la situation de la femme arabe, etc.

F. M.

Festival des films de femmes, du 12 au 20 mars, Maison des arts : place Salvador-Allende, 94000 Créteil. Tél : 42.07.38.98 ou 48.99.90.50.

Le Monde

VENDREDI 8 AVRIL 1988

Culture

CINÉMA

« Brèves rencontres », « Longs adieux »

Kira Mouratova, l'inexplicable

rèves rencontres,
ongs adieux
eux films
e Kira Mouratova
ont sur nos écrans.
près vingt-cinq ans
e carrière
t sept longs métrages,
n découvre
ette grande cinéaste
oviétique
ans son pays même.
ourquoi ?
arce que.

Kira Mouratova ou l'inexplica-e... Mouratova (cinquante-trois is), l'inconnue (malgré sept longs nétrages entre 1962 et 1987). omment expliquer, en effet, l'inter- qui a frappé cette réalisatrice ndant un quart de siècle ? Com-ent décoder ce qui a pu sembler acceptable pour les censeurs et qui nous paraît pas relever de l'anti-viétisme, primaire ou secondaire ? s deux films qui sont actuelle-ent présentés au public français : *èves rencontres* (1967) et *Longs lieux* (1971), ne nous donnent pas vraiment de réponse satisfaisante, mais ils permettent, au moins, de découvrir, après les Soviétiques, une cinéaste de première grandeur, dont l'œuvre est moins surprenante par ce qu'elle dit que par sa manière.

L' « inexplicable » l'agace : *« Si vous connaissez mon pays, comment pouvez-vous vous étonner ? En URSS, j'ai cessé de répondre à cette question idiote parce que j'ai toujours l'impression que, là-bas, ou bien on fait semblant de ne pas savoir, ou bien on souffre réellement d'amnésie. Moi, je ne sais vraiment pas pourquoi mes films ont été interdits. »*

C'est au Festival de Pesaro 1987, après le fameux Congrès des cinéastes de juin 1986 qui libéra la plupart des films « gelés », que l'Occident avait découvert cette femme forte et tendre, intelligente et sensible, une battante, toutes griffes dehors davant ces questionneurs, ces encenseurs qui arrivent si tard. Quelques mois plus tard, considérée comme la révélation de l'année, elle a été invitée comme juré à Locarno et a été la grande vedette – hors concours – du Festival des femmes de Créteil avec une rétrospective de son œuvre.

Née en 1934 en Moldavie, alors située en Roumanie – en Union soviétique ensuite, – d'une mère roumaine et d'un père russe, qui sera tué en 1941 lors de la bataille d'Odessa, Kira Mouratova a fait ses études à Bucarest puis en Union soviétique, d'abord à l'université de Moscou puis à l'institut du cinéma, le VGIK, de 1957 à 1962, dans la classe de Sergueï Guerassimov. Russe de nationalité, elle parle français quand elle veut, à peu près couramment ; à part un film réalisé à Leningrad (*En découvrant le vaste monde*, 1979), elle a fait toute sa carrière aux studios d'Odessa, où elle habite. Et chaque film fut une bagarre.

« Ce qui a surpris les autorités dans mes films, explique-t-elle, *c'est que les choses sont montrées telles qu'elles sont dans la réalité, ni exagérées ni minimisées. Et, tout de même, c'est de l'art... Cela, « ils » ne pouvaient pas l'expliquer ! Dès* Brèves rencontres, *mon premier long métrage réalisé seule, sans mon mari, on m'a critiquée, et le nombre de copies de mes films, quand ils n'étaient pas interdits, était infime. Donc, ils n'arrivaient jamais au grand public. Chaque fois, ils me disaient : « Vous avez du » talent, mais il faut que vous chan-» giez votre tête et que vous filmiez » autrement. » Mais ils espéraient de moins en moins. Ils n'aimaient pas mes associations d'idées. »*

Longs adieux, réalisé en 1971 après deux refus de scénarios de la part de l'administration régionale, a été encore plus mal reçu, le comité central du Parti d'Ukraine vota une résolution contre le film, qui fut mis au placard... jusqu'en 1987. Tout ce qu'elle propose ensuite sera refusé... pendant huit ans, jusqu'à ce qu'on lui offre de tourner en 1979 à Leningrad un long métrage sur la vie de jeunes gens sur un chantier, *En découvrant le vaste monde*, qui sera mal accueilli, coupé, oublié. Le film suivant en 1983, *Parmi les pierres grises*, sera si mal accueilli et subira de telles coupes que Kira Mouratova retirera son nom du générique et le remplacera par celui d'Ivan Sidorov (c'est-à-dire l'équivalent de Jean Dupont !) (1).

Brèves rencontres comme *Longs adieux*, filment non pas des histoires, mais des sentiments. Vus du côté des femmes. Valentina Ivanova, l'héroïne de *Brèves rencontres* (interprétée par Kira Mouratova elle-même), tout comme Evguenia Vassilievna, la maman des *Longs adieux*, sont toutes deux des fonctionnaires modèles aux prises avec des problèmes de la vie des femmes : l'amour, le travail, le rapport mère-fils, la grisaille du quotidien... La banalité filmée de la façon la moins banale qui soit : sans trémolos et sans faux moralisme.

Les mots de la tendresse

Dans *Brèves rencontres*, Valentina, qui est responsable de l'approvisionnement en eau des quartiers nouveaux pour le soviet local, n'accepte pas le laisser-aller des entrepreneurs et se passionne pour son travail. Tout comme son mari qui est géologue... Aucun ne veut renoncer à son métier et leur vie est une succession de brèves rencontres où l'amour s'émousse. Une jeune paysanne déboussolée par la ville, qui s'est fait engager comme femme de ménage – hasard ou complot, on ne sait – a aimé, elle aussi, le mari géologue, éternel bohème qui parcourt le pays avec sa guitare.

Pour ce rôle, Kira Mouratova avait choisi un acteur à peu près inconnu, Vladimir Vissotski, dont on entendait pour la première fois les chansons et la voix rauque égrenant : *« Dans les marais vivent des démons femelles »*, et débitant les petits mots bêtes de la tendresse comme : *« Les écrevisses sont cuites et je t'aime »*, mais sa révolte aussi : *« Tu es un petit chef »*, dit-il à sa femme. Un film attachant, qui mêle le réalisme du documentaire à la subjectivité, qu'on effleure comme une dentelle. Sans satire, sans critique, sans métaphore avec des personnages qui ont chacun leur vérité.

Même impression de vérité intime tchékhovienne, presque antonionienne, à l'intérieur du réalisme dans *Longs adieux*, sur un scénario de Natalia Riazantseva, qui fut la scénariste des *Ailes*, de Larissa Chepitko, et de *Lettre d'un autre*, d'Ilya Averbakh. Là aussi, le père, archéologue, est absent. La mère, Eugenia (Zinaida Sarko), vieillissante mais avec l'envie de séduire encore, a élevé seule son fils unique, Sacha (admirablement joué par le jeune Oleg Vladimirski), sans se rendre compte qu'il n'est plus un enfant. Lorsque celui-ci fait le projet de fuir sa mère et de rejoindre le père lointain, Eugenia se brise, et ce sont les éclats de son désarroi que fait apparaître, comme un kaléidoscope, la caméra de Mouratova. Fin heureuse ou malheureuse, on ne sait : l'adolescent se laisse coincer par cet amour maternel qui va l'emprisonner. Et peut-être faire son malheur...



STEINBERGER/ENGUERAND

Depuis la « perestroïka », tout a brutalement changé pour la cinéaste, maintenant la plus recherchée d'Union soviétique. *« Il y a d'autres cinéastes que vous ne connaissez pas. Boulat Mansourov, avec son film* Trizna, *par exemple. Mais c'est ridicule, naïf, de croire qu'il peut exister un « cinéma de la perestroïka », qu'on va appuyer sur un bouton et tout changer. Le cinéma, c'est un art, pas du document. On ne peut pas répondre à l'ordre : « Faites des films libres ! » Maintenant, c'est comme une convalescence : on m'envoie à l'étranger. On dit que ce que je fais est « génial » ; alors qu'avant, c'était affreux.*

» Vous me demandez si quelque chose a changé : vous me voyez ici, envoyée de cet Etat, on m'a donné de l'argent, on a envoyé mes films pour que vous les voyiez. Alors, que voulez-vous ? On ne peut pas savoir si ça va durer, mais c'est un bon moment puisque rien n'est encore fixé. Il n'y a pas de règle. C'est le moment le meilleur. La liberté. »

L'an dernier, Kira Mouratova a réalisé un nouveau film. Que l'on ne peut pas voir et qui porte un titre prémonitoire : *Changement de destinée ou les Caprices du sort*, d'après *le Billet* de Somerset Maugham. Mais, pour une question de droits, les héritiers de l'écrivain refusent que le film soit exporté.

NICOLE ZAND.

★ *Brèves rencontres*, au cinéma Cosmos (en V.O.).

★ *Longs adieux*, au cinéma Le Triomphe (en V.O.).

(1) *Parmi les pierres grises* a été sélectionné pour le Festival de Cannes dans la section « Un certain regard ».

Naissance de KIWI

KIWI (Kino Women International Federation), association internationale rassemblant des femmes travaillant dans les professions du cinéma et de la vidéo, vient de tenir à Paris, ses troisièmes assises.

Fondée en juillet 1987 à Moscou, lors du Festival, le KIWI a élu la cinéaste géorgienne Lana Gogoberidze *(Quelques interviews sur des questions personnelles, Tourbillon, le Jour plus long que la nuit)* comme présidente, à la suite de la seconde réunion de Tbilissi, en février, qui avait permis de déposer des statuts, de rédiger une charte et de nommer des représentantes pour les sept zones géographiques fixées par la charte. Pour la France, c'est la comédienne Delphine Seyrig qui a été élue.

Un bulletin de liaison et d'information trimestriel sur la production cinématographique des femmes à travers le monde est prévu en plusieurs langues. D'ores et déjà, il a été annoncé qu'une commission « Festivals de films de femmes » se tiendrait à Montréal, en juin prochain, et qu'un nouveau rendez-vous du KIWI aurait lieu après le deuxième Festival de Créteil, du 11 au 19 mars 1989.

Le siège social de l'association doit être créé prochainement à Londres, avec un secrétariat à Moscou, auprès de l'Union des cinéastes (télex numéro 411 99, écran SU).

Le Monde

12 MARS 88

CINÉMA

Les films de femmes à Créteil

Le dixième Festival international des films de femmes – Festival de Créteil et du Val-de-Marne – aura lieu du 12 au 20 mars. Il s'ouvre le vendredi 11 mars à 21 heures par la projection, dans la grande salle de la Maison des arts de Créteil, du film d'Agnès Varda, *Jane B., par Agnès V.*, en présence de la réalisatrice et de l'actrice.

Fidèle à sa vocation, le Festival va faire le point sur la création cinématographique des femmes dans le monde entier. Onze longs métrages de fiction et onze longs métrages documentaires sont en compétition, ainsi qu'un grand nombre de courts métrages. Mais l'intérêt se portera aussi sur la rétrospective Kira Mouratova (intégrale des œuvres, toutes inédites, d'une réalisatrice soviétique), sur l'autoportrait en dix films de Dominique Sanda, sur la section « Enthousiasmes et découvertes » (huit films de pionnières ou contemporaines), sur la section « Les femmes dans le cinéma arabe » (quinze films de sept pays arabes différents, la présence de Mary Queeny, actrice et productrice égyptienne) et sur le « Forum Marie-Claire » animé par des journalistes du magazine pour débattre des thèmes de société. Plusieurs prix seront décernés : Grand Prix du jury, Prix du public, Prix de l'Association des femmes journalistes.

Les 21 et 22 mars, le KIWI (Kino Women International), créé à l'initiative des réalisatrices soviétiques au Festival de Moscou en juillet 1987, tiendra son deuxième congrès dans la salle de conférence du conseil général du Val-de-Marne. Débats en traduction simultanée.

★ Renseignements sur le programme et les divers lieux de projection au 48-99-90-50.

Le Monde

VENDREDI 8 AVRIL 1988

Culture

CINÉMA

« Brèves rencontres », « Longs adieux »

Kira Mouratova, l'inexplicable

rèves rencontres,
ongs adieux
eux films
e Kira Mouratova
ont sur nos écrans.
près vingt-cinq ans
e carrière
t sept longs métrages,
n découvre
ette grande cinéaste
oviétique
ans son pays même.
ourquoi ?
arce que.

Kira Mouratova ou l'inexplica-e... Mouratova (cinquante-trois ıs), l'inconnue (malgré sept longs nétrages entre 1962 et 1987). omment expliquer, en effet, l'inter-t qui a frappé cette réalisatrice ndant un quart de siècle ? Com-ent décoder ce qui a pu sembler acceptable pour les censeurs et qui nous paraît pas relever de l'anti-viétisme, primaire ou secondaire ? es deux films qui sont actuelle-ent présentés au public français : *rèves rencontres* (1967) et *Longs lieux* (1971), ne nous donnent pas vraiment de réponse satisfaisante, mais ils permettent, au moins, de découvrir, après les Soviétiques, une cinéaste de première grandeur, dont l'œuvre est moins surprenante par ce qu'elle dit que par sa manière.

L' « inexplicable » l'agace : *« Si vous connaissez mon pays, comment pouvez-vous vous étonner ? En URSS, j'ai cessé de répondre à cette question idiote parce que j'ai toujours l'impression que, là-bas, ou bien on fait semblant de ne pas savoir, ou bien on souffre réellement d'amnésie. Moi, je ne sais vraiment pas pourquoi mes films ont été interdits. »*

C'est au Festival de Pesaro 1987, après le fameux Congrès des cinéastes de juin 1986 qui libéra la plupart des films « gelés », que l'Occident avait découvert cette femme forte et tendre, intelligente et sensible, une battante, toutes griffes dehors davant ces questionneurs, ces encenseurs qui arrivent si tard. Quelques mois plus tard, considérée comme la révélation de l'année, elle a été invitée comme juré à Locarno et a été la grande vedette – hors concours – du Festival des femmes de Créteil avec une rétrospective de son œuvre.

Née en 1934 en Moldavie, alors située en Roumanie – en Union soviétique ensuite, – d'une mère roumaine et d'un père russe, qui sera tué en 1941 lors de la bataille d'Odessa, Kira Mouratova a fait ses études à Bucarest puis en Union soviétique, d'abord à l'université de Moscou puis à l'institut du cinéma, le VGIK, de 1957 à 1962, dans la classe de Sergueï Guerassimov. Russe de nationalité, elle parle français quand elle veut, à peu près couramment ; à part un film réalisé à Leningrad (*En découvrant le vaste monde*, 1979), elle a fait toute sa carrière aux studios d'Odessa, où elle habite. Et chaque film fut une bagarre.

« Ce qui a surpris les autorités dans mes films, explique-t-elle, *c'est que les choses sont montrées telles qu'elles sont dans la réalité, ni exagérées ni minimisées. Et, tout de même, c'est de l'art... Cela, « ils » ne pouvaient pas l'expliquer ! Dès* Brèves rencontres, *mon premier long métrage réalisé seule, sans mon mari, on m'a critiquée, et le nombre de copies de mes films, quand ils n'étaient pas interdits, était infime. Donc, ils n'arrivaient jamais au grand public. Chaque fois, ils me disaient : « Vous avez du » talent, mais il faut que vous chan-» giez votre tête et que vous filmiez » autrement. » Mais ils espéraient de moins en moins. Ils n'aimaient pas mes associations d'idées. »*

Longs adieux, réalisé en 1971 après deux refus de scénarios de la part de l'administration régionale, a été encore plus mal reçu, le comité central du Parti d'Ukraine vota une résolution contre le film, qui fut mis au placard... jusqu'en 1987. Tout ce qu'elle propose ensuite sera refusé... pendant huit ans, jusqu'à ce qu'on lui offre de tourner en 1979 à Leningrad un long métrage sur la vie de jeunes gens sur un chantier, *En découvrant le vaste monde*, qui sera mal accueilli, coupé, oublié. Le film suivant en 1983, *Parmi les pierres grises*, sera si mal accueilli et subira de telles coupes que Kira Mouratova retirera son nom du générique et le remplacera par celui d'Ivan Sidorov (c'est-à-dire l'équivalent de Jean Dupont !) (1).

Brèves rencontres comme *Longs adieux*, filment non pas des histoires, mais des sentiments. Vus du côté des femmes. Valentina Ivanova, l'héroïne de *Brèves rencontres* (interprétée par Kira Mouratova elle-même), tout comme Evguenia Vassilievna, la maman des *Longs adieux*, sont toutes deux des fonctionnaires modèles aux prises avec des problèmes de la vie des femmes : l'amour, le travail, le rapport mère-fils, la grisaille du quotidien... La banalité filmée de la façon la moins banale qui soit : sans trémolos et sans faux moralisme.

Les mots de la tendresse

Dans *Brèves rencontres*, Valentina, qui est responsable de l'approvisionnement en eau des quartiers nouveaux pour le soviet local, n'accepte pas le laisser-aller des entrepreneurs et se passionne pour son travail. Tout comme son mari qui est géologue... Aucun ne veut renoncer à son métier et leur vie est une succession de brèves rencontres où l'amour s'émousse. Une jeune paysanne déboussolée par la ville, qui s'est fait engager comme femme de ménage – hasard ou complot, on ne sait – a aimé, elle aussi, le mari géologue, éternel bohème qui parcourt le pays avec sa guitare.

Pour ce rôle, Kira Mouratova avait choisi un acteur à peu près inconnu, Vladimir Vissotski, dont on entendait pour la première fois les chansons et la voix rauque égrenant : *« Dans les marais vivent des démons femelles »*, et débitant les petits mots bêtes de la tendresse comme : *« Les écrevisses sont cuites et je t'aime »*, mais sa révolte aussi : *« Tu es un petit chef »*, dit-il à sa femme. Un film attachant, qui mêle le réalisme du documentaire à la subjectivité, qu'on effleure comme une dentelle. Sans satire, sans critique, sans métaphore avec des personnages qui ont chacun leur vérité.

Même impression de vérité intime tchékhovienne, presque antonionienne, à l'intérieur du réalisme dans *Longs adieux*, sur un scénario de Natalia Riazantseva, qui fut la scénariste des *Ailes*, de Larissa Chepitko, et de *Lettre d'un autre*, d'Ilya Averbakh. Là aussi, le père, archéologue, est absent. La mère, Eugenia (Zinaida Sarko), vieillissante mais avec l'envie de séduire encore, a élevé seule son fils unique, Sacha (admirablement joué par le jeune Oleg Vladimirski), sans se rendre compte qu'il n'est plus un enfant. Lorsque celui-ci fait le projet de fuir sa mère et de rejoindre le père lointain, Eugenia se brise, et ce sont les éclats de son désarroi que fait apparaître, comme un kaléidoscope, la caméra de Mouratova. Fin heureuse ou malheureuse, on ne sait : l'adolescent se laisse coincer par cet amour maternel qui va l'emprisonner. Et peut-être faire son malheur...



STEINBERGER/ENGUERAND

Depuis la « perestroïka », tout a brutalement changé pour la cinéaste, maintenant la plus recherchée d'Union soviétique. *« Il y a d'autres cinéastes que vous ne connaissez pas. Boulat Mansourov, avec son film* Trizna, *par exemple. Mais c'est ridicule, naïf, de croire qu'il peut exister un « cinéma de la perestroïka », qu'on va appuyer sur un bouton et tout changer. Le cinéma, c'est un art, pas du document. On ne peut pas répondre à l'ordre : « Faites des films libres ! » Maintenant, c'est comme une convalescence : on m'envoie à l'étranger. On dit que ce que je fais est « génial » ; alors qu'avant, c'était affreux.*

» Vous me demandez si quelque chose a changé : vous me voyez ici, envoyée de cet Etat, on m'a donné de l'argent, on a envoyé mes films pour que vous les voyiez. Alors, que voulez-vous ? On ne peut pas savoir si ça va durer, mais c'est un bon moment puisque rien n'est encore fixé. Il n'y a pas de règle. C'est le moment le meilleur. La liberté. »

L'an dernier, Kira Mouratova a réalisé un nouveau film. Que l'on ne peut pas voir et qui porte un titre prémonitoire : *Changement de destinée ou les Caprices du sort*, d'après *le Billet* de Somerset Maugham. Mais, pour une question de droits, les héritiers de l'écrivain refusent que le film soit exporté.

NICOLE ZAND.

★ *Brèves rencontres*, au cinéma Cosmos (en V.O.).

★ *Longs adieux*, au cinéma Le Triomphe (en V.O.).

(1) *Parmi les pierres grises* a été sélectionné pour le Festival de Cannes dans la section « Un certain regard ».

Naissance de KIWI

KIWI (Kino Women International Federation), association internationale rassemblant des femmes travaillant dans les professions du cinéma et de la vidéo, vient de tenir à Paris, ses troisièmes assises.

Fondée en juillet 1987 à Moscou, lors du Festival, le KIWI a élu la cinéaste géorgienne Lana Gogoberidze *(Quelques interviews sur des questions personnelles, Tourbillon, le Jour plus long que la nuit)* comme présidente, à la suite de la seconde réunion de Tbilissi, en février, qui avait permis de déposer des statuts, de rédiger une charte et de nommer des représentantes pour les sept zones géographiques fixées par la charte. Pour la France, c'est la comédienne Delphine Seyrig qui a été élue.

Un bulletin de liaison et d'information trimestriel sur la production cinématographique des femmes à travers le monde est prévu en plusieurs langues. D'ores et déjà, il a été annoncé qu'une commission « Festivals de films de femmes » se tiendrait à Montréal, en juin prochain, et qu'un nouveau rendez-vous du KIWI aurait lieu après le deuxième Festival de Créteil, du 11 au 19 mars 1989.

Le siège social de l'association doit être créé prochainement à Londres, avec un secrétariat à Moscou, auprès de l'Union des cinéastes (télex numéro 411 99, écran SU).

LE QUOTIDIEN DE PARIS

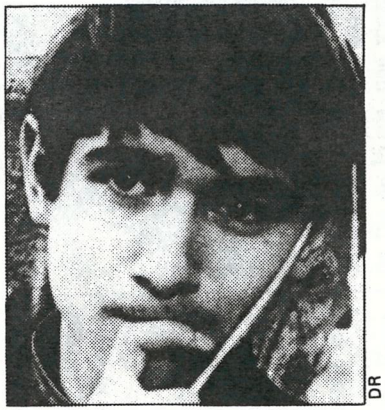
LUNDI 14 MARS 1988

CULTURE

Cinéma soviétique : paroles de femmes

La réalisatrice Kira Mouratova a ouvert le Xe Festival des films de femmes de Créteil : jadis congédiée, elle fait un retour en force sur la scène soviétique.

● La première journée du Festival de films de femmes, samedi à Créteil, lui a été consacrée. Cinq de ses films (sept en tout) inédits en France y ont été présentés. D'eux d'entre eux, « Brèves Rencontres » (1967) et « les Longs Adieux » (1971) sortiront (le 16 et le 23 mars) en salle à Paris. La réalisatrice soviétique Kira Mouratova, 54 ans, leur a emboîté le pas, elle est en France pour le festival. Dans « Brèves Rencontres » le premier film qu'elle tourne seule, elle assume elle-même un des trois rôles d'une histoire en forme de triangle. *« C'est un hasard. J'avais engagé une comédienne célèbre au théâtre, mais dont le jeu, filmé, ne m'a pas du tout convenu. En plein tournage, je n'avais plus le temps de chercher quelqu'un d'autre. Je l'ai remplacée au pied levé. »* Kira Mouratova joue un haut fonctionnaire d'une petite ville, Valentina Ivanova, chargée des logements et de l'adduction de l'eau, une jeune femme plutôt seule, malgré la présence continuelle de voisins dans son appartement confortable et malgré surtout l'existence d'un mari (Maxim) épris de liberté et d'indépendance vit ailleurs. Elle souffre mais ne peut se passer de leurs brèves rencontres qui la réjouissent. Second côté du triangle : Ivanova a engagé pour son ménage une jeune fille Nadia. Avec Nadia qui débarque de la campagne on découvre des traits d'Ivanova, un peu autoritaire, un peu sûre d'elle-même, très consciencieuse, même le dimanche. Le triangle se referme sur Nadia et Maxim, ils se sont connus. Maxim est l'homme que la jeune fille a aimé alors qu'elle était serveuse dans un café. La caméra passe d'un couple à un autre, d'un côté du triangle à un autre. Elle chamboule le temps. Elle s'arrête sur des moments de la vie quotidienne des trois personnages, sur leurs visages, leurs gestes, les objets qui les entourent. Visages, leurs gestes, les objets qui les entourent. Jamais les trois personnages ne se rencontrent ensemble. Jamais l'ombre d'une jalousie n'apparaît. Le très populaire, célèbre et disparu Vladimir Vissostky commençait à l'époque sa carrière de comédien. Nadia était une paysanne qui avait déjà joué un petit rôle dans le premier film de Kira Mouratova « Notre pain honnête ». *« J'aime bien faire jouer des acteurs aux gestes souvent stéréotypés face à des acteurs non professionnels qui les choquent. Ils doivent s'adapter. Et le résultat apporte une grande fraîcheur et beaucoup de surprise. »*



DR

« Les Longs Adieux » de Kira Mouratova.



DR

Vladimir Vissotsky dans « Brèves Rencontres de Kira Mouratova.

Dans « les Longs Adieux », toutes les expressions passent sur le visage d'Eugenia (Zinaida Charko), les coquetteries, les manières amoureuses et la désolation, le rire et les larmes à peine retenues, l'épanouissement et la panique. Elle est humaine et adorable. Eugénia a une cinquantaine d'années, elle vit avec son fils Sacha qui a l'âge où l'on se tait souvent. Il rêvasse, il n'écoute pas sa mère qui parle, qui parle et le titille parfois. Elle apprend par hasard qu'il a décidé de partir rejoindre son père, « pour changer ».

Comment ces films ont pu être taxés d'anti-soviétiques par les autorités à l'époque et jusqu'à très récemment, et rester dans l'ombre tant à l'étranger qu'en Union soviétique. *« Je ne sais pas »* répond Kira Mouratova. *« On m'a reproché de montrer des gens laids, tristes, sombres, de ne pas voir le bien et calomnier la société. La profonde pourriture à l'époque n'avait pas de logique. »* Kira Mouratova se targue d'avoir cependant toujours tourné ce qu'elle voulait tourner. Avec des embûches, en signant un de ses films, « les Pierres grises », coupé par les autorités d'un pseudonyme, Ivan Sidorov, et qui même coupé n'est jamais paru, et avec du temps elle ajoute en riant : *« Je n'ai pas fait beaucoup de films. »* Aujourd'hui on lui en demande et en redemande. Congédiée à deux reprises dans le passé du studio d'Odessa auquel elle était attachée, ce même studio reconnaît aujourd'hui son talent et attend ses scénarios. *« Apporte, apporte, me dit-on. Comment, tu ne filmes pas ? me demande-t-on dès que je ne suis pas derrière une caméra. »* Parce que aujourd'hui, ce n'est pas plus facile de tourner, c'est possible. Alors que c'était carrément impossible. J'ai l'impression que j'ai eu pendant des années la tête en bas et les pieds en haut. Je suis maintenant sur mes pieds. »

Hélène CARRÉ

Outre la rétrospective Kira Mouratova, le Xe Festival international de films de femmes de Créteil et du Val-de-Marne, propose un portrait de Dominique Sanda, en dix films, une dizaine de films sur le thème « Femmes dans le cinéma arabe », en présence de Mary Queeny, l'une des pionnières du cinéma égyptien. En sélection officielle, cinquante films inédits réalisés par des femmes seront en compétition pour un Grand Prix du jury et un Prix du public. Parmi les longs métrages sélectionnés : « le Tourbillon » de Lala Gogoberidze, « la Légende du livre et de l'épée » de Ann Hui.

Le festival se déroulera jusqu'au 20 mars, à la Maison des arts, place Salvador-Allende, Créteil (Val-de-Marne). Tél. : 42.07.38.98 et 48.99.90.50.

LESBIA

MARS 1988

PAR-DELA LA CENSURE

Après Véra Chytilova en 1987, le Festival de Créteil présentera cette année l'intégralité de l'œuvre, jusqu'alors inédite, de Kira Mouratova. Réalisatrice soviétique, ses films, souvent censurés, sont inconnus du public occidental et, dans une large mesure, du public soviétique.



BREVES RENCONTRES DE K.MOURATOVA

Kira Mouratova est née le 5 novembre 1934 en Roumanie, de père russe et de mère roumaine. Son père meurt pendant la seconde guerre mondiale. Kira fera ses études à Moscou, alors que sa mère restera en Roumanie, où elle exercera des responsabilités au sein du parti. Elle entrera au VGIK, l'Ecole Supérieure de Cinéma de Moscou, où elle aura comme professeur Sergueï Guerrassimov, qui forma une bonne partie de la nouvelle génération des réalisateurs soviétiques. *« Il était pour nous comme un mage (...) Il éveillait (...) ce qui dormait en chacun de nous. Il donnait l'impulsion. Il m'a avant tout appris à travailler avec les acteurs. Et à écouter les intonations. Pas seulement voir, mais aussi entendre. »* Ses premiers films, elle les réalisera avec son mari, Alexandre Mouratov. Avec *Au bord du ravin abrupt*, en 1961, ils obtiendront leur brevet de fin d'études.

Le premier long métrage qu'elle réalisa seule, en 1967, *Brèves rencontres* mis en scène par Vladimir Vissotsky, récemment « redécouvert » grâce au livre de Marina Vlady, et Kira Mouratova, qui remplaça à la dernière minute la comédienne malade. Certainement le plus beau film de cette réalisatrice que nous ayons pu voir en avant-première. Chargée de l'approvisionnement en eau de la ville, Valentina Ivanovna délivre aussi les autorisations d'emménager. Pour cela, elle exige que les conditions sanitaires soient suffisantes, provocant l'irritation des futurs locataires, prêts à tout accepter pour s'installer. L'homme qu'elle aime, Maxime, est géologue. Epris de liberté, il parcourt le pays avec sa guitare. Valentina regrette ces trop « brèves rencontres ». Pendant l'absence de Maxime, Valentina embauche une jeune fille de la campagne, Nadia, qui comprendra vite que Maxime est l'homme qu'elle a aimé jadis. Trois destins, trois êtres profondément indépendants. L'indépendance sera souvent au cœur des films de Kira Mouratova.

En 1967, elle tourne *De longs adieux*, l'histoire d'une mère possessive. Euguenia ne se rend pas compte que Sacha a grandi. Après avoir passé des vacances avec son père, Sacha rejette sa mère et l'univers clos dans lequel elle l'enferme. Euguenia se débat et tous les moyens sont bons pour conserver Sacha. Le Comité central du parti ukrainien votera une résolution contre *« Ce film bourgeois et anti-soviétique »*. Pendant cinq années, elle sera empêchée de travailler en Ukraine. Ce n'est qu'en 1979, à Léningrad et non plus à Odessa, qu'elle tournera *En découvrant le vaste monde*, où elle raconte la vie sur un chantier en construction. Le film qu'elle préfère : *« Un chantier, c'est le chaos, c'est une sphère où la culture n'est pas encore créée, où il n'y a pas de ''beau-pas beau'', il n'y a pas d'esthétique (elle reste encore à créer). »*

Jusqu'à présent les films de Kira Mouratova étaient « simplement » interdits, *Parmi les pierres grises*, tourné en 1983, sera coupé et les négatifs seront détruits. Kira signera alors ce film d'un pseudonyme, Ivan Sidorov. En 1987, elle achève le tournage de *Changement de destinée*, l'adaptation d'une œuvre de Somerset Maugham, qui traite du colonialisme en Afrique du Sud, au début du siècle. Chacun des films de Kira Mouratova suscita un scandale en Union Soviétique. On lui reprocha son « excès d'intimité » et un « manque de résonnance sociale ». Jamais pourtant Kira Mouratova ne se découragea. Jamais non plus elle ne comprit pourquoi le parti s'acharnait autant sur ses films. A la conférence de presse donnée le 10 décembre dernier, elle déclarait à propos de la censure qui frappa son film *Parmi les pierres grises* : *« On m'a dit que je déformais la réalité. Ce film est adapté d'un livre classique de V. Korolenko. Je crois qu'il correspond bien à ce livre. Pourquoi ne pas montrer les pauvres d'avant la Révolution ? Pourquoi ne pas montrer la mort ? J'ai demandé : ''S'ils n'étaient pas si pauvres, pourquoi a-t-on fait une révolution ?'' Je posais des questions aussi absurdes, parce que je ne comprends pas (...) Je n'ai pas le goût de critiquer, mais de refléter la vérité. Je n'ai jamais caché ce que je voulais dire, j'ai toujours fait ce que j'ai voulu. Et non, le spectateur doit rester un enfant, ne doit rien sentir, ne doit pas avoir d'émotions, rien qui fait avancer... »*

Récemment remis au goût du jour grâce à la Commission des conflits, une émanation de la nouvelle Union des cinéastes, les films de Kira Mouratova sont aujourd'hui distribués en Union soviétique et connaissent un véritable succès.

Dominique Gontard-Benedetti

A l'issue du festival, deux films de Kira Mouratova sortiront en France : *Brèves rencontres* et *De longs adieux*. Kira Mouratova sera présente à Créteil tout au long du Festival.